

Une île dans l'éternité

Michel Dartenset

Première partie

Valse

Valse, il est con. Il entre chez moi, il dit rien, il tourne un moment, comme un con, et il repart.

Et moi je suis là, je le regarde, comme un con aussi. Mais lui c'est permanent, c'est sûr. J'en suis sûr. Chaque fois qu'il vient, qu'il tourne, qu'il repart, je me dis qu'il est con, et fringué comme un con. Fringué sans aucun rapport avec les circonstances. Ou trop. Faut voir.

Donc il était déjà comme ça, fringué comme un con. Comme ça sûrement à tourner mais ailleurs, dans la rue, comme un con, à pas savoir pourquoi il tourne mais à valser devant des vitrines, des boutiques. Un pas en avant, deux pas de côté. On avance, on regarde, on ressort, un deux trois, deux pas de côté et ça rentre, ça rerentre, ça regarde encore, la même chose, même connerie, puis ressort, un deux trois, va et vient, valse, danse et flirte avec des trucs qui

brillent, qui trucs qui machins qui mieux mieux qui « ouais super il m'en fallait une autre, c'est pas comme l'autre con qui en a même pas ». C'est sexuel, c'est l'orgie, il rentre il ressort, et allez ça va, ça vient, ça valse, il valse, et prendra la moins chère, pas la mieux la moins chère, c'est pas un choix vraiment mais il aura moins de mal à la balancer quand il la changera, lorsque dansant encore, un autre jour, sur un autre trottoir ou dans la salle de bal d'une autre galerie marchande il la remplacera par la version 2.6.12 série spéciale Saint-Valentin.

Il va rentrer de sa valse tout excité. Rentrer en fox-trot, « palalapa, palalapa », puis galop puis rock, and roll le gars, qui va lui apprendre à l'épouse, à la maison, à danser elle aussi, il va lui jeter dans les bras la V.2.6.12 série spéciale Saint-Valentin Saint-Amoureux, et si elle a pas fini de la déballer la V.2.6.12 Béta Joyeux Noël alors tant pis, elle avait qu'à se grouiller, toujours à perdre du temps, à le prendre, elle se rend pas compte de la chance qu'elle a, elle a qu'à demander aux voisines quelles versions elles ont, elle verra, elle verra qu'y a pas à réfléchir et juste à balancer l'ancienne dans la poubelle, la dernière, la P.B703, celle qui mâche et recrache en petits cubes, « pitf pitf pitf », ça fait rire les enfants et peur au

chien, « pitf pitf pitf », elle a qu'à la fourrer dedans la 12 Béta, y a pas à s'emmerder avec elle, fourre là dans la 703, les cubes au fond du jardin, et voilà, « la voilà chérie, la 12 Joyeuse Saint-Valentin, ah tu vois qu'il t'aime ton gros nounours ma p'tite biche, qu'est-ce qu'on dit hein, ouais, fais gaffe jette pas l'ticket t'as vu l'prix, tu sais bien on sait jamais pour la garantie, les nouvelles versions faut pas s'y fier, non, l'emballage tu peux, t'as qu'à le mettre sur le trottoir, y a la benne qui passe, qui passera bien, mais non ça gêne pas ça fait pas moche. Les voisins font pareil au bout de leurs allées ils carrent tous leurs emballages, pareil, ah non ils l'auront pas c'ui-là, c'est sûr, pas celle-là, pas encore, alors le bisou il est où le bisou à son nounours la bibiche hein, t'es sciée là hein, le bisou alors. »

Et la bibiche c'est sûr dès qu'il aura fini de valser, de fox-trotter, de rock and roller, elle va lui dire « chéri mon nounours oh la la, la dernière qu'est même pas sortie comment t'as fait c'est oh, c'est pas, c'est pas croyable enfin comment, non mais je veux même pas savoir mon nounours, t'es pas croyable tu me gâtes, j'suis gâtée viens là enlève ton bonnet, tes cache-oreilles, finis de rentrer retire tes bottes et ta veste polaire, tes gants donne tes gants ton écharpe

aussi », et mouah et mouah bisou bisou, enlevés les cache-oreilles le bonnet les bottes la veste l'écharpe les gants, bisou bisou mouah mouah qui glissent sur les joues qui brillent à côté des lèvres qui, au-dessus, au-dessous transpirent, suintent, pue des lèvres le gars tant il a eu chaud à valser à danser avec dans les bras la V12 Saint-Valent-Chose sous le soleil dans la canicule de cet été pourri, avec sa tenue soldée de l'hiver dernier « à pas cher, c'est donné, faut pas rater ça faut pas laisser passer », c'est pour ça qu'avec ces fringues-là il a l'air vraiment trop con, à rentrer chaque fois par le mur éventré et sortir par la porte de derrière, là où justement y a plus de porte.

Toujours la même boucle, une valse dans un flipper, il dégringole dans mon champ de vision et disparaît après avoir cogné partout, comme un con qui aurait l'extra-balle à chaque fois. Le con. Et moi qui regarde, la poutre sur la gueule, dans l'dos, les jambes dans le meuble TV et les bras bizarres tordus. Comme un con.

Il repart, ça me soulage. J'ai même pas mal au dos ni aux jambes ni à rien, juste mal à son passage, mal à je sais pas quoi.

Je l'ai appelé Valse. Fallait bien, à force, que je lui trouve un nom.

Chocolat

Puis il y a Chocolat. Il a pas d'bras, donc Chocolat. Lui il rentre jamais. Jamais nulle part. Je l'aperçois depuis la fenêtre, à déambuler sur la route, dans un sens, dans l'autre, repartant à chaque fois qu'il bute sur un trottoir. Il a pas d'bras du coup il traîne des pieds. C'est ce que je me suis dit à force de le voir marcher. Il peut pas se récupérer s'il perd l'équilibre alors il traîne des pieds pour le garder. Logique. Chocolat il a pas de bras mais sinon ça va. Propre sur lui, la gueule presque nette. On voit bien qu'il avait des bras avant mais même ça c'est net. On croirait qu'il portait un débardeur, un de ces pulls sans manches. Drôle de truc quand on y pense. De la laine sur le buste pour s'il fait froid. Et rien sur les bras pour s'il fait chaud. Un truc d'indécis. Ou de trouillard. « Oh ! j'ai peur qu'il fasse froid alors une p'tite laine, mais s'il fait chaud ouf ! moi qui transpire des bras ». Ou

de courageux. « Il fait chaud je m'en fous j'ai même pas de manches, j'aurai pas chaud des bras et pour le buste c'est pas grave je supporte la laine puis ça donne du style, du cachet ». Mouais. Il devait faire ses courses avec Valse. En attendant, Chocolat, je compte plus les fois où il a buté contre le trottoir, fait demi-tour, buté contre l'autre, et est revenu. Lui aussi il est bien con.

J'avais une locomotive quand j'étais petit. Pareil. Elle butait, reculait, repartait buter ailleurs, reculer ailleurs. Mais bon, c'était une locomotive, un jouet. Ça n'a pas d'cerveille un jouet. En plus elle faisait « tchou tchou » avec de petites étincelles censées imiter les escarbilles des trains à vapeur. C'était chouette. On la regardait. Je la suivais comme pour l'aider en me gardant bien de le faire. Quand on coupait la lumière on voyait encore mieux les étincelles et encore sa masse rouge et verte se déplacer dans la pénombre. C'était vraiment joli. Lui c'est pas beau. Même quand la nuit tombe. Et quand c'est une nuit sans lune on entend juste ses pieds qui traînent. Comme des cons, lui et ses pieds. Et ça dure, ça dure. Il traîne et bute et recule et repart ça dure, je lui lancerais bien un truc sur sa gueule à moitié nette si je pouvais. Je peux pas. Je supporte. On peut pas enlever les piles. Sur mon

train on pouvait. J'ai pas eu à le faire parce qu'il est tombé en panne avant qu'elles soient usées. Tout le monde y a été de son expertise, moi de mes regrets. Personne n'a pu le faire repartir. Jamais il a redémarré. Je regardais le pied de la chaise contre lequel il s'était échoué et ne comprenais pas pourquoi ça s'était arrêté ici. Perplexe. On n'a pas idée de s'arrêter sur un pied de chaise. C'est con un pied d'chaise. C'est pas un but en soi. Quatre pieds à la rigueur, ça prend du sens, mais un.

Le train il est jamais reparti. Et lui il tourne encore. Y a pas d'justice. J'aimerais qu'une loco ou au moins une bagnole vienne le faucher là dans la rue, à toute berzingue. Vlan ! Dégagé Chocolat ! Content ou pas j'en sais rien je m'en fous, dégagé. Même pas le temps de dire « ouf ». Et si oui même pas de bras pour faire signe d'arrêter à la voiture ou à la loco, je préférerais une loco. « Tchou ! tchou ! vlan ! crack ! des barres de chocolat ! Au lait, matador ! »

C'est méchant. J'suis méchant. De plus en plus. Pas méchant mais sans cœur. J'ai cœur à rien et à personne. Puis je dis ça, la voiture le tchou tchou mais je sais que c'est pas possible. Ça fait belle lurette qu'il en passe plus des voitures. Au début ça passait, dans un sens, dans l'autre, dans tous les sens des voitures.

Puis moins. Puis plus vite, à fond celles qui passaient les unes derrière les autres. Puis plus lentement, très lentement celles qui restaient. Alors rarement. Exceptionnellement. La dernière elle est venue se poser doucement contre la vitrine du coiffeur. Un con lui aussi. Déjà avant c'était un con. Maintenant je suppose. En tout cas la voiture elle s'est posée dans la devanture, avec la vitre qui s'est d'abord fendue puis est tombée en lambeaux sur le métal. C'était presque joli. Personne n'est sorti de la voiture. Pas un cri. Nulle part. Juste du vent. Il souffle tout le temps ce con. Puis des têtes sur des étagères, encore debout dans cette foutue vitrine, des têtes de mannequins avec des fichus dessus, des moumoutes de toutes les couleurs, brunes blondes châtaignes rousses, toutes les couleurs les perruques, sur des têtes toujours blanches, jamais noires. C'était un con le coiffeur. Il coiffait pas n'importe qui. Lui, c'est sûr, il doit être au paradis des connards. Avec un flingue de chaque côté et un fusil à lunettes. Le con. Il faisait partie d'un club de tir. C'est lui qui devait leur couper les cheveux parce qu'ils avaient tous la même coupe. Les cons. Et tous ils rentraient chez lui avec une bosse dans le bas du dos, ou un holster sur le côté, comme une érection mal placée. Et tous ils ressortaient avec le même es-

pace vide et circulaire sur le crâne, comme s'il avait coupé autour d'une assiette, ou d'un chapeau pointu. Les cons.

Alors la voiture dans la vitrine, ça m'a fait un peu plaisir. Un peu. Pas à rire quand même. Et regretter que sous les perruques elles soient pas noires les têtes, avec des sourires de « c'est bien fait pour ta gueule ». Mais la nuit tombait, les lumières de la nuit prenaient formes. La carrosserie commençait à briller. Brillaient les chromes. Je me reprochais de trouver ça joli alors que je détestais les voitures. Avant. La nuit tombait, rien ne changeait vraiment. Seulement l'éclairage sur les choses. Ce soir-là je me suis dit pour la première fois que j'aurais pas besoin d'enfiler mon pyjama vu que je l'avais déjà. Depuis, chaque jour je me le répète. Ça me donne quand même l'impression de le mettre. Le matin je me dis l'inverse. Que je l'enlève.

Personne

C'est spécial de se lever comme on se couche. Je pense à ça parce qu'il y a personne. Ni dedans ni dehors. C'est pas souvent. J'en profite pas. Avant oui, j'en aurais profité, mais maintenant...

C'est spécial parce que dans un lit on se réveille jamais comme on s'est couché. Forcément. Impossible autrement. La nuit on bouge. On se tourne, des rêves qui nous balancent comme des poupées. Ou on a froid, on tire le drap l'été, la couverture l'hiver. Parfois on la remonte aussi pour son amoureuse, parce qu'on sait que si on a froid alors elle aussi. Des fois, du coup, elle sourit de tout son corps de cette attention. Des fois non, mais c'est pas grave. Soit elle dort trop profondément. Soit elle avait pas froid. C'est pas grave. Jamais alors. Et toujours un vrai plaisir du bras la recouvrir avec la couverture, comme la pointe d'un baiser. Je l'embrasse et je me rendors. C'est pour ça par exemple qu'on bouge toujours un

peu. Et si on a chaud, on pousse le drap, pas à fond, et on s'étale comme une étoile de mer, sans pour autant découvrir sa sirène. Parce qu'on a peur qu'elle ait froid. Parce ça se fait pas de découvrir une dame sans son consentement. C'est tout con, mais on a bougé. Ça parait loin, c'est loin, c'est bien loin tout ça.

Et d'autres raisons de bouger, comme une bestiole qui traverse l'oreiller, un bruit qui s'estompe, comment est-il venu ? Pourquoi il s'en va ? Le chat sur le toit, le chien dans le salon, le cumulus, le frigo, l'écho des tuyauteries, la pendule en bas, quand on dort mal on l'entend bien, mais j'aime bien. J'aimais bien. Maintenant je le sais elle est derrière moi avec ses aiguilles qui me regardent planté là comme un con de cadran solaire sous la bouche béante du plafond et du toit. Faudrait y remettre des piles. Il y a personne pour le faire, c'est con, et je vois davantage le temps passer maintenant que la pendule est arrêtée.

En tout cas dans le lit on se couche, on s'assoit d'abord, on s'assoit comme pour réfléchir et puis non, on réfléchit pas, on se couche et on dort. Entre-temps bien sûr on aura bouquiné, câliné, c'est selon, mais le but quand même au final c'est bien de se coucher et de dormir. Peu importent les préliminaires, le sommeil il te nique ta journée et t'en présente une

autre. Et tu te lèves, à l'envers, couché, assis pas de préliminaire, de présentation, debout ducon, faut y aller. Et normalement tu enlèves ce foutu pyjama ou rien si t'as rien et c'est parti. Douche fringue café et allez. En tout cas t'es pas à rester coincé comme un con toute la journée encastré dans le meuble TV devant ta fenêtre.

Heureusement qu'il y a la fenêtre. Le nombre d'heures, de jours, des années tellement d'années maintenant, trop pour pouvoir les compter, que j'ai passé à regarder dehors.

Mais là il y a personne. C'est rare, ça arrive par hasard je crois. Un enchaînement de routines menant parfois à ça. Il arrive aussi exceptionnellement que quelque chose surgisse, ricoche d'un ailleurs, d'une autre orbite. Mais dans la petite galaxie qui m'entoure, une fois que Valse est passé, Chocolat, et les autres, eh bien il y a toujours un moment où chacun disparaît de mon champ de vision. Je sais pas combien de temps ça dure mais c'est long. Bien trop. Bien assez pour me faire croire qu'à défaut d'en être le roi je suis peut-être le dernier des cons. Mais heureusement il y en a toujours un qui revient. Pas le dernier mais le premier des cons qui reviennent. Il arrive, fait son boulot de con puis le deuxième se pointe, pareil,

et les autres, ils reprennent leurs boucles, ricochent ou pas, chacun son style. C'est la grande horloge des habitudes. Immobile. Les cons. Comme moi. Moi qui reste planté, cloué, bien sûr con aussi, les habitudes ça a pas besoin de se déplacer pour en être. En tout cas, je peux pas bouger mais je m'appuie sur celles des autres pour poser les miennes. C'est de bonne guerre. Je me dis qu'il y a sûrement d'autres cons coincés devant d'autres fenêtres. Et d'autres moins chanceux coincés devant leur frigo, ou aux chiottes, ou face à un autre con, un cousin à la con juste de passage mais pour le coup tellement au mauvais moment. Et là ça va être long. Puis le temps n'a jamais arrangé les histoires familiales alors que les pauses pipi m'ont bien souvent dans celles-ci évité des moments difficiles. Alors là y a personne. J'en profite pas. J'attends. La fin du cycle et le début de l'autre. J'espère qu'ils vont revenir. Non pas que je me sois attaché à ces cons, mais c'est que quand je les regarde ça m'évite de baisser les yeux. Quand je les baisse les yeux, juste au-dessus du bord de la fenêtre, juste au-dessous du rideau, je vois le landau, et j'en crèverais si j'pouvais.

P'tits Bras

P'tits Bras. C'est pas la première chose que j'aie vue, dans tout c'fatras. Ça relevait du détail. De la tête d'épingle sur ma cartographie. Et quand y a personne, si je fais pas gaffe, ou si je me concentre pas sur la circulation des cons qui peuplent mon univers, immanquablement mon regard finit par s'engouffrer dans le cul-de-sac visuel qu'est P'tits Bras.

Le con. Et les autres ils passent, chacun, Valse, Chocolat, tous passent sans y prêter attention, sans même sembler le voir. Cons maintenant sûrement cons avant. Avant déjà je pensais ça. Un peu moins peut-être. C'est évident maintenant qu'on dirait des robots alors c'est plus facile de dire qu'ils sont cons. Des machines à la con. Avant c'était moins flagrant. Les apparences étaient trompeuses, biens cons mais masqués par des leurres, des conventions, des règles, des mensonges, des hypocrisies, des haines, des amours des rires des larmes des chagrins et des joies,

des espoirs des regrets des imprévus des habitudes des humeurs joyeuses dépressives, des niveaux des degrés des moments des instants où chacun chacune pouvait être beau, bon, grand immense attrant et aimant aimé solaire parce qu'aimé triste parce que non, chacun pouvait à un moment, chacun pouvait tout arrêter, chacun aurait pu s'arrêter mais tous ne le faisaient pas, peu même, trop peu, c'est bien pour ça qu'on en est là. Je sais pas si c'est pas mieux maintenant. Plus clair. On le voit de loin que c'est des robots. C'est pas humain de passer comme ça et de pas s'arrêter. Trop de promesses non tenues. Pas assez d'humanité pour tout l'monde. Et ceux qui s'arrêtaient étaient pris pour des cons, trop sensibles, hors logiciel, dysfonctionnels, trop fragiles ils s'effritaient, s'y frottaient s'y piquaient à la réalité, aux cailloux, à la lapidation du jugement. Alors ceux qui voulaient étaient remplacés par ceux qui s'en foutaient, écrasés eux-mêmes par ceux qui voulaient pas.

Quand je le regarde, P'tits Bras, quand je peux pas faire autrement, c'est à tout ça que j'pense. J'arrive plus à m'enlever l'image et ne peux fermer les yeux. Trop longtemps fermés et maintenant que la pau-pière est rivée, que le rideau ne se baisse plus pour masquer le regard, eh bien j'en chialerais à crever si

j'avais des larmes et pouvais crever.

P'tits Bras il s'en fout je crois. J'espère. Il les secoue ses p'tits bras, plus ou moins, poings serrés, doigts écartés, ça dépend. Sûrement qu'il pense pas beaucoup, sûrement trop petit avant et trop petit encore. Il doit juste avoir la dalle, parfois, ou tout l'temps. Il doit avoir faim et pas comprendre pourquoi personne ne vient. Pourquoi y a rien au bout des bras. Pourquoi y a personne au-dessus. Trop jeune pour des habitudes, assez âgé pour des réflexes. Des mains qui serrent dans du vide, des lèvres, sûrement, qui remuent et pas de sein pas de mère plus de mère elle est où la mère ?

J'essaye de regarder ailleurs et pose malgré moi mes yeux sur le landau qui bouge un peu. Merde ! Ça fait mal là où ça devrait plus. Si la loco passe, après Chocolat, j'suis bien partant pour qu'elle emporte le landau dans un de ses wagons. Bye bye. Tchao. Bon voyage. Bon débarras.

C'est pas méchant. C'est même pas sans cœur. Ou juste pour le mien s'il pouvait battre. C'est juste lâche comme avant et pas plus maint'nant. Sauf que soulagé du regard des autres je suis encore prisonnier du mien. Ça passera. Ça fait mal pour le moment mais ça passera. Et les autres cons qui passent. Valse, Cho-

colat, les autres. Passent, repassent, et s'absentent quand ils s'alignent comme des planètes à la con sur le bord de ma galaxie. Les cons. Le con. C'est pas la première chose que j'aie vue dans tout c'fatras mais c'est la dernière que j'oublierai, si ça s'arrête, tout ça... Lui aussi sûrement il est con comme un manche P'tits Bras. J'espère.

La Planche

Je crois que je n'ai jamais su comment ça s'appelait. Ni même si ça avait un nom. Comment nommer ce truc? Pas grand, une dizaine de centimètres, sept huit de large, une base ronde, il me semble, dans mon souvenir ronde, de deux ou trois centimètres. Le tout en plastique, c'est étrange, je ne me souviens que de modèles en plastique alors qu'il me semble qu'il y en avait en bois. Je crois bien qu'il y en avait en bois mais je ne pense pas en avoir eu. Bon.

Partant du socle deux lamelles, deux bras montant à droite et à gauche, avec à leurs sommets les extrémités d'un élastique croisé sur lequel pendait un personnage. Diverses figurines, souvent des gymnastes, ou des singes. Et une simple pression entre le pouce et l'index sur deux boutons dépassant du socle venait écarter les bras et l'entre l'élastique, permettant ainsi au personnage d'effectuer un salto avant quand on appuyait, arrière lorsqu'on relâchait.

C'était pas spécialement drôle. On appuyait quelques fois puis on le posait quelque part. Quelques pressions, saltos, de temps en temps, lorsque cherchant autre chose on tombait dessus, mais rien de plus. Genre d'objet qui existe mais qu'on oublie, sans nom peut-être, et que bizarrement on aperçoit sur une étagère chez les autres alors qu'on serait pas foutu de dire où le nôtre se trouve. Et contre toute logique les autres devaient se dire la même chose. C'est toujours comme ça. C'était.

Ce sont des trucs qu'on avait quand on était gamins et qu'on suppose en bois quand on est plus grand. Je serais bien incapable de dire où on peut en trouver maintenant. Magasin de jouets, boutique de bibelots, brocanteur, vide-greniers ? Sur internet sûrement. Même si je doute qu'une description nébuleuse comme la mienne soit comprise par les moteurs de recherche. Les cons.

Faudrait trouver un collectionneur. Il y a des collectionneurs de tout. Pas des gens qui collectionnent tout, mais assez de gens collectionnent pour que tout soit collectionné. Je sais pas. De toute façon, si de l'une de ces pistes émergeait « le » personnage, en bois qui plus est, qu'on me le donne par une affection tombée du ciel, je serais pas foutu d'aller le chercher,

quand bien même serait-il venu me livrer, le doigt encore sur la sonnette, comme un con devant ma porte, avec son putain de colis, bloqué là par ce je-ne-sais-quoi. Si ça s'trouve il est là. Qui sait ? L'avantage de pas pouvoir vérifier c'est de pouvoir l'imaginer. Fou-tu chat des possibles de ce foutu Schrödinger.

Tout ça pour dire que l'autre con, là, celui qui a plus d'jambes et qui avance dans la rue, presque au milieu, dans un sens, lentement, tellement lentement, puis dans l'autre, pas plus vite, qui fait ses allers retours incessants sur sa planche à roulettes en s'aidant des bras pour avancer à chaque fois le plus loin possible et reculant un peu lorsqu'il relève les mains pour repartir chercher un appui devant et tirer à nouveau, pousser un peu, et avancer. Avancer lentement, sûrement on s'demande, mais avancer jusqu'à un point qui lui indique qu'il peut faire demi-tour. Ou qu'il doit. Je peux pas croire qu'il veuille vraiment passer son temps à remonter la rue comme un con et la redescendre pas moins con. C'est pas possible. Pas vérifiable là non plus mais pas possible.

Et aller, en avant en arrière, les bras, comme s'il appuyait lui-même sur les boutons du truc. Salto avant. Salto arrière. Le gymnaste. Au ras du sol. Bruit des roulettes qui ont depuis longtemps oublié leurs rou-

lements. Ça craque. Ça racle. Le revêtement du sol n'est pas assez lisse pour que ça roule bien. Tant qu'à faire. Et il passe, le con, tous les jours que dieu fait, et aussi celui qu'il fait plus. À quoi il pense ? Qu'est-ce qu'il veut qu'est-ce qu'il cherche ce con ? Et les autres le croisent ! Rarement Valse. Chocolat régulièrement. Ils se croisent parfois, et hop, un coup de freins de La Planche qui bascule un peu en avant et se récupère toujours. Et hop, un coup de reins Chocolat, mouvement de la hanche, penche un peu mais se récupère aussi, qui sans ses bras se débrouille quand même à rester debout. Déhanché et regard pas content vers le bas, vers La Planche qui pas content non-plus regarde Chocolat. Regards mais pas un mot plus haut que l'autre. Trop cons pour en trouver et pas assez malins pour s'en passer ils se grognent dessus. Pas de jambes l'un, pas de bras l'autre. Y en a un qui doit rêver de doigt d'honneur et l'autre de coup d' pied au cul. Les cons.

Ils se rendent pas compte de la chance qu'ils ont de croiser du monde. Moi je ferais des pieds et des mains pour causer à quelqu'un. Ouah ! C'est méchant ça. Bof non. C'est pas gentil mais ils entendent pas. Puis ça fait rien, c'est pas souvent que j'en ai l'occasion. En même temps je crois bien que je me fais la blague

à chaque fois qu'ils se croisent. Les cons. Puis après chacun reprend son chemin. Et « rouaar et rouaar ». Pas d'roulements mais ça roule. Et je vois les mains, les bras, les imagine après, comme une locomotive, moulinent, moulinent, puis butant la loco, forcément. À force. Puis demi-tour. Salto.

J'ai jamais pu retrouver le nom de ce truc, s'il en a un. Je l'ai appelé La Planche. Ça lui va bien.

Héraclite mon cul

Je perds patience. Un peu, beaucoup, et sans passion. Rien ne change. Je voudrais mais non. Pour tout, rien. Matin midi et soir rien ne change. Tellelement d'habitudes qu'on s'en rend plus compte, c'est tellement inscrit en nous et dans le temps qu'on peut plus nommer ça des habitudes. C'est au-delà.

Pour une fois je dis « nous » parce que je sens bien qu'on est tous pareils. Je les vois bien, ils font la gueule. Tous les jours ils font la gueule et ils en croisent d'autres qui font la gueule. Ça les aide pas, sûrement. Ça les tire, les traîne vers un état dépressif qui n'est est plus un puisque c'est devenu la norme. C'est tout con. On s'habitue tellement au pire qu'à force on y tient. Sans ça on en crèverait. Si on pouvait bien sûr. Faut garder le rythme. Rester dans le mouvement. Coller à la masse. Et encore je les vois pas tous, ou ne retiens que certains, on peut pas tout prendre. Je peux pas. Mon cercle est assez réduit. Rayon, dia-

mètre, surface, périmètre. Bon. C'est une géométrie propre à chacun, compréhensible mais jusqu'à un certain point. Parce que forcément ça se croise tout ça. Ces cercles. Et les périmètres ça s'ajoute pas. Ça se croise et ce qui les relie c'est pas toujours bon. Ça dépend. L'inter cercle c'est comme le reste. Ça peut être rempli d'autres cons reliés à nous. Alors c'est pas gagné. Ça fait des relations qui partent pas du bon pied. Bancales. Et puis c'est naturel, chacun évite de mettre ce qui lui est précieux dans le pot commun, la surface commune. Le commun, c'est la surface délimitée où chacun déverse ce qui l'intéresse pas. Et en fonction de la taille du ou des communs ça fait un paquet de trucs pourris dont chacun rejette la responsabilité sur l'autre. Du coup, la multiplicité des cercles élargit le rayon de la mauvaise foi. Libre-service. À perte de vue le rayon. Et on pousse le caddie, on garnit on repose, on dépose, on recrache. Chacun fait ses courses, la V.2.6.12 d'un côté et la PB.703 de l'autre. Immense le rayon de la mauvaise foi. Ça fait un diamètre d'égoïsme inimaginable. Mouais... Je déprime un peu. Faudrait du nouveau. Du changement au moins. Y a qu'les saisons qui passent sans vraiment changer et nous et moi qui reste au point mort. C'est un peu con quand même. Tout passe et nous on reste.

« Tout passe et rien ne demeure ».

« On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ».

Ben maint'nant si ! Héraclite mon cul !

Je craque un peu, là comme un con à regarder les autres qui vont et viennent. Même sans but je déambulerais bien moi. Ça s'rait pas nouveau de toute façon. Je faisais pas grand chose avant.

Tout s'use sauf nous. À un moment c'est sûr je pourrai sortir, les rejoindre. J'irai rejoindre les autres cons. La vache, j'en rêve. Valse, Chocolat, P'tits Bras même, et La Planche. C'est pas glorieux comme rêve mais moi aussi je tournerai dans cette foutue galaxie, dans leur foutu cercle. Là c'est nul. J'en suis au bord, je peux même pas me balader sur le périmètre. Une pointe de saphir sur le bord d'un disque. Plantée. Je voudrais sortir. Accompagner Valse au moins une fois. Faire un bout de chemin avec Chocolat, avec La Planche. Pas de bras, pas de jambes, je m'y ferai bien. P'tits Bras je sais pas. Je l'éviterai sûrement mais à un moment faudra bien que je regarde la réalité en face. Que je me penche sur ce foutu landau et que j'y jette un coup d'œil à cette chose. Et je m'en fous. Il aura beau pleurer, sourire, agiter ses p'tites mains, suçonner dans l'vide, j'irai le balancer dans cette foutue zone

commune dans laquelle tout le monde se débarrasse de ce qui l'encombre. Je me retournerai même pas. De toute façon personne ne le verra ou tout le monde s'en foutra. Ça s'ra vite recouvert. Pas l'temps d'avoir des remords. S'il nous en reste on les balance avec et ils seront vite enfouis sous ceux des autres. S'ils en ont. Ça se passait comme ça avant. Ça continuera. Y a pas d'raison. Rien ne change. Toujours le même fleuve. Tout demeure rien ne passe. Seulement le temps. Je m'en fous. Je veux sortir d'ici. Aller là-bas. Le meilleur moyen c'est d'attendre sans rien changer. Comme avant, comme toujours, Héraclite...

Babyfoot

Ça m'a tout de suite fait penser à un baby-foot. Direct. Trois gars en ligne, exactement en ligne, qui sont apparus à droite, prenant toute la route, les bras collés au corps, on aurait dit la barre de la ligne d'avant d'un baby-foot. Ils avançaient super lentement. Sûrs d'eux sûrement. Quand on est pas sûr le pas est hésitant, lent peut-être mais hésitant. Du genre à regarder ses pieds et partout autour. Ou alors on court et on regarde partout si on sait pas trop d'où vient le danger, quitte à se précipiter dans la gueule du loup. C'est comme courir vers une falaise. Courir vers le vertige. Ou on court tout en se retournant, en jetant des coups d'œil derrière. Ça c'est quand on est sûr que le danger vient de derrière. On court droit devant, quitte à buter sur un truc devant quand le danger est dans l'dos. Ah ben oui on peut pas tout avoir. L'imagination a ses limites. C'est bien assez de penser aux désastres qu'on évite pour pas se soucier

de ceux vers lesquels on se précipite. C'est humain. Malheureusement humain. Et c'est con.

Alors là, les trois gars qui avancent bien en ligne, comme épingleés par leur arrogance sur la barre du baby, glissant sur un rail, tellement lentement que ça fait peur, tellement sûrement que ça écrase, ben ils en imposent. Pas un regard derrière. Une assurance de politicien. J'y ai tellement joué au baby que je voyais clairement cette foutue ligne d'avant. Mes souvenirs les habillaient d'un short et d'un tee-shirt rouge. Les cheveux bruns et les pieds aussi. Jamais des blonds jamais noir la peau, au fait. Et forcément de l'autre côté, sur la poignée, une main experte préparait son tir, allait d'un coup tirer ou pousser sur la barre, donner plus ou moins d'effet, se servir des bords pour mettre au fond de mes cages cette foutue balle. Ils avancent bien droit, sans ballon en fait, sans faire frétiler leurs pieds pour ajuster leur tir et nous énerver. Là, c'est plus fort que moi, la pression monte, ça fait super mal de pas pouvoir caler mon goal d'une main et faire suivre mes arrières devant ses avants. Bras en tension et poignés souples, les épaules réunies au-dessus du buste qui se penche un peu sur le baby, le plus bas possible, regard au ras du baby, ça c'est la position quand on est en défense. Je sens bien que

j'aurai pas l'occasion de passer à l'attaque, buste bien droit yeux plissés comme dans un duel.

C'est un duel. Il va dégainer et je peux pas riposter. Quel dommage. Avant soit il marquait OK, soit je récupérais la balle et rapidement, de la main gauche je relevais mes demis pour un tir de l'arrière entre ses joueurs direct dans sa cage. J'adorais ce genre de but. Ça avait tendance à écoeurer l'autre et à lui mettre la pression quand il était face à mon goal. Soit il marquait, soit il avait de grande chance d'en prendre un, le con.

Là ils avancent sans que je puisse attraper les poignées. C'est d'la triche comme s'ils jouaient pendant que j'étais parti pisser. Le soulagement en moins. Ils avancent. Je peux rien faire. Passent devant le coiffeur qui doit aimer leurs cheveux. Avancent encore, sont tellement à mon niveau que j'en vois plus qu'un et ça dure pas, ils passent le milieu de terrain, je commence déjà à voir leurs dos, ils avancent, ils s'éloignent, même à choper les poignées maintenant mes bras seraient en arrière, en retard, et je prendrais le but. Les cons. Un vrai rouleau compresseur. Arrive La Planche, comme un chien dans un jeu de quilles trop lourdes. Il bute contre celle du milieu qui l'envoie ricocher contre l'avant droit. Pour une fois

La Planche elle roule toute seule. Il agite ses bras et ouvre sa gueule mais pour rien. À dégager ! Le rouleau continue à avancer et l'abandonne derrière après un dernier coup qui le laisse couché sur le côté, encore à gueuler à qui veut l'entendre, mais tout le monde s'en fout. Les autres restent dans les tribunes. C'est humain. Chocolat se pointe quand même mais après la bataille. Peinard Chocolat. Il a pas besoin du baby pour ricocher. Poc. Poc. Trottoir, encore trottoir, il dribble la planche et le relève même pas. Deux cons à des années-lumière de toute humanité. Aussi con l'un que l'autre. Si la ligne de demis arrive et renverse Chocolat, c'est sûr La Planche s'il peut il lui roulera dessus. C'est comme ça. Quand on a rien on profite de la misère des autres. Quand on a tout aussi. C'est vrai. Mais pas pour les mêmes raisons.

Mais si je pouvais sortir d'ici, m'extraire de ce putain de meuble TV, je me servirais bien de mes bras et mes jambes pour leur courir dessus à ces deux cons. À grands coups d'la poutre que j'ai dans l'dos je leur défoncerais leurs sales tronches. Mais je sors pas. La Planche finit par se redresser en grognant comme s'il avait mal. Il fait du chiqué. Chocolat se barre en se marrant comme s'il trouvait ça drôle. Mais bien sûr que non. Au stade où ils en sont, non.

Je vois la ligne d'avant disparaître et imagine les demis s'éloigner, bientôt les arrières, puis le goal. La partie est terminée. J'ai pris la piquette. Onze/Zéro. Je sais pas s'ils repasseront. Si oui j'aimerais prendre ma revanche et pose mentalement une pièce sur le baby pour réserver la partie. C'est con. Y a des matchs faut pas les rater. Quitte à les perdre mais faut les jouer. La piquette plutôt que les regrets. J'aime-rais avoir des courbatures pour oublier tout ça mais même pas. Resté sur la touche. Retour au vestiaire. Je vais me refaire le match dans la tête. Fini le direct. Retour au studio.

Équinoxe

Équinoxe c'est vraiment le roi des cons. Je l'ai appelé comme ça parce qu'il est aussi brillant qu'il est con. Puis qu'il vient qu'une fois par an. Puis que chaque année depuis des plombes on dirait qu'il vient vérifier qu'il a eu raison de partir l'année d'avant. Ça a quelque chose de brillant, tant de persévérence, mais de très con tant d'insistance. Il arrive toujours par le même côté et repart toujours pareil. Ça change jamais. En revanche c'est toujours différent en fonction des autres pour finalement aboutir à la même chose. Il finit par se casser, un peu bancale, un peu déçu. Il commence toujours par passer chez ce con de coiffeur. Je vois pas ce qui s'passe, j'entends rien bien sûr, mais j'imagine les conversations. Du coup j'suis presque content de pas entendre mais j'aimerais bien être une petite souris pour voir ça. C'est pas con une souris finalement. On imaginait pas mais n'empêche qu'elles apprenaient des pièges qu'on leur tendait et

qu'elles sont toujours là, en pagaille et visiblement plus peinardes que nous. Je me calerais entre deux têtes à moumoute et je regarderais. Étant une souris je comprendrais pas c'qu'ils disent mais je suis par sûr que ça en vaille la peine. Je verrais au moins quelle gueule il a le coiffeur maintenant. S'il y avait quelqu'un sur le fauteuil, à s'faire scalper bien rond. Je verrais la marque de la voiture, d'ici j'peux pas. Et quoi d'autre ? J'ai tellement imaginé de trucs que je serais forcément déçu. Mais bon.

Donc au bout d'un moment Équinoxe il ressort. Puis selon qui est dans l'coin, Chocolat ou La Planche, il s'approche et commence à tailler la bavette. La vache ! C'qu'il en raconte Équinoxe ! Il les lâche pas, il les suit comme leur ombre où qu'ils aillent et j'suis pas sûr qu'ils sachent où ils vont mais ils y vont, et il les suit. Les cons. En fait je crois qu'ils font tout pour l'éviter mais qu'ils y arrivent pas. Équinoxe il est beaucoup plus mobile, à l'aise sur tous les terrains, il perd pas l'équilibre. Une belle machine à faire chier son monde. Donc il les suit et il cause il cause, il arrête pas et les autres ils répondent jamais, ou presque, on voit bien en tout cas qu'ils en ont pas envie. Et quand ils le font, même de loin je vois bien qu'ils l'insultent davantage qu'ils lui parlent. Mais il continue. Il suit

et il cause. Jusqu'à finir par abandonner aussi vite et simplement qu'il avait commencé. Alors il s'attaque à l'autre, Chocolat ou La Planche, au premier con qu'il a sous la main et c'est parti, même manège, « bla bla bla » sûrement, « Fais pas chier » ou un truc comme ça en guise de réponse. Il trotte, il leur tourne autour, aussi présent qu'inutile. Équinoxe quoi. Et toujours il finit par lâcher, va plus loin visiter deux, trois maisons selon son humeur. Il entre, j'imagine des scénarios, et il ressort. Un livre ouvert le gars. Avec des chapitres que je relis à chaque fois et d'autres que j'imagine. Il est con comme la lune mais finalement c'est peut-être mon préféré, Équinoxe.

Ensuite, c'est selon aussi, P'tits Bras ou Valse, selon où il en est de sa danse. Alors il lui emboîte le pas, à Valse. Le pas de Valse et le pas de danse, et ils tournent, dedans, dehors, chez moi, de salon la danse, dans le mien, puis quittent la scène par la porte arrière. « Bla bla bla », Équinoxe. « Fais pas chier », Valse, je comprends rien à ce qu'ils se racontent, à ce qu'ils se murmurent. C'est intime la danse. Je suis même pas sûr que Valse il entende avec ses caches oreilles.

Alors c'est selon. Ou Valse, ou P'tits Bras. Si c'est P'tits Bras il se penche sur le landau en faisant des

p'tits bruits. À la con. Depuis que le monde est monde ça se passe comme ça. Les adultes penchent leurs tronches en faisant des bruits débiles. C'est un très mauvais départ dans la vie pour un bébé ça. Une confrontation brutale avec l'absurde et l'incompréhension. Comme si le bébé qui n'a pas eu le temps d'apprendre le langage des adultes avait eu celui de comprendre celui de leurs gazouillis. Les cons. Des fois il le touche. Beurk. Il lui donne un doigt que tire P'tits Bras et que reprend Équinoxe. Pas si con finalement. Il se lasse plus vite qu'avec les autres. Il préfère nettement Valse. Ils rentrent ils sortent. Valse dit rien lui il cause. Voilà. Mais au bout d'un moment, c'est fatal et j'ai toujours du mal à savoir si je suis davantage content de sa visite que s'il n'était pas venu, il se pointe vers moi, le con. Il me tourne autour, me regarde comme une curiosité, je vois bien. Je pourrais même pas l'éviter si je voulais, mais j'hésite à pas vouloir tellement je m'emmerde. Il me regarde en faisant bien attention, comme s'il avait peur que l'édifice s'écroule et c'est assez juste, plus ça va plus je penche. Il tourne ce con d'Équinoxe et il cause, bien sûr, « bla bla bla », il y va.

Il cause il tourne, il cause en tournant au cas où ça rentrerait mieux d'un côté que de l'autre. Mais ça

rentre pas. Ça fait du bruit, ça m'agace, je comprends rien à c'qu'il dit, du coup je comprends que les autres ça les agace aussi. Je sais pas quoi répondre, les autres non plus je suppose. Eux c'est peut-être juste qu'ils sont trop cons. Vraiment je fais des efforts mais je comprends rien et du coup je balance des réponses qu'il comprend pas non plus. Alors forcément au bout d'un moment on s'agace. On se sépare toujours sans colère mais avec déception. Chaque année c'est comme ça. Il vient, il repart, et rien ne change. Je sais pas d'où il vient, ni où il va. Bon. C'est pas parce qu'on s'croise qu'on est du même monde.

En même temps, les autres, dehors, de Valse à Chocolat en passant par La Planche, P'tits Bras on en parle pas, même en comptant Babyfoot, aussi bref que soient ses passages, ben ils ont pas l'air de se comprendre non plus.

Équinoxe, j'comprends mieux qu'on s'comprennent pas. En tout cas il essaye. Ça marche pas mais c'est louable. Aussi con qu'il est brillant Équinoxe.

Entre-deux

Sortir du salon

Il est passé pas mal de fois, Équinoxe, avant que je puisse sortir. Heureusement qu'il venait parce que la végétation autour de moi avait largement réduit mon champ de vision et j'aurais pour ma part très bien pu ne pas le voir. Ne pas l'entendre même. Avec le temps j'aurais fini par ne plus faire attention aux bruits environnants. Même Valse il passe sans bruit. Le salon, la maison, la rue dans une certaine mesure étaient devenus mon chez-moi, ma demeure, telle-ment ancienne, si prévisible, la rue comme un parquet dont on connaît les défauts et dont on évite les lattes bruyantes la nuit. J'évitais d'entendre certains craquements, les roues du chariot de La Planche. Le bruit des pas de Valse sur les débris jonchant le sol, de l'entrée jusqu'à la porte arrière, semblait absorbé par une moquette épaisse. Les paroles, les cris, les altercations de Chocolat et La Planche avaient fini par s'atténuer également. Je les voyais bien passer un peu mais le lierre qui courait sur les murs et commençait

à me cerner semblait filtrer tout ça. Ou était-ce que lassé de leurs conversations incompréhensibles je m'en étais détaché pour me protéger. Je sais pas. On sait pas ce genre de chose, on s'en rend pas compte sur le coup, ça se fait tout seul. Système de défense. Cerveau reptilien. Il a bien fallu que quelque chose remplace ce qui me servait à réfléchir parce qu'à faire du sur place, le cerveau il patine, il s'enlise, commence à faire des blagues pas drôles juste pour s'occuper. Quelques frayeurs par-ci par-là, à monter en épingle dans mon quotidien avec des détails de l'extérieur. N'importe quoi. Le moindre bruit nouveau, la moindre ombre furtive, la moindre inflexion dans cette éternité installée était un cri. Un grincement de porte sous laquelle la folie se glissait. La peur laissait place à la démence. C'était sensible autant que possible. Autant que le permettait mon état. Alors lentement le reptile a pris la place et forme. J'ai fini par me fondre avec les éléments. Minéral, végétal, animal peut-être, plus humain en tout cas. Caméléon dans un temps qui tournait autour de moi sans aucune prise. Plus de peur. Plus de mauvais film. Juste de vieilles images qui s'estompaient peu à peu. Quelques pensées persistaient, des regrets venaient toucher du doigt la peau de mes souvenirs,

grattaient la surface, l'émulsion, du bout des ongles. Les courants d'air régulièrement venaient balayer tout ça. Heureusement. Alors seulement les choses devenaient supportables. Parce que plus à supporter. L'environnement et le temps finissaient par révéler leurs faiblesses. Tout passait, tout changeait, c'était lentement visible, et je restais, nous restions chacun immuables. Valse passait et jamais ne se défaisait de cette apparence de danseur qui le caractérisait. Les pas avaient changé, bien sûr, s'accommodant pour sa part, si lentement que ce soit, des murs qui s'amusaient à lui faire tomber des pierres sur la tronche. Se débrouillant du sol qui baillait parfois et oubliait de mettre sa main, laissant béante une gueule qu'enjambait à chaque fois un Valse plutôt agile.

Je n'arrivais plus à imaginer ce que pouvaient devenir Chocolat et La Planche. Trop abstrait alors. Et ce con de coiffeur. Con il était, con il avait dû rester. Même lui il avait dû avoir raison du temps. Y a pas d'justice. La dernière image que j'ai pu me faire de son salon fut celle de dizaines d'années de pousse de cheveux lui donnant l'air d'un hippie, cheveux longs plus d'idées, bon débarras les idées, jolie la coupe. Avec lui peut-être un client mort de rire.

Sinon plus rien. J'ai fini à force de faire le caméléon par

me fondre littéralement dans mon environnement. Je pensais que plus rien ne bougeait. Que plus rien ne changerait.

Puis si, un peu. Au début juste le retour d'une sensation. Petit à petit, si lentement que rien ne m'a échappé, le bois du meuble TV a commencé à se fendre. Tout doucement. Comme se retenant. Refusant la séparation avec mon corps qu'il avait épousé. La rupture se fit dans un vacarme inouï. Vieux couple que nous formions, j'ai ressenti sa douleur sans comprendre ce qui se passait. J'avais vu venir ce moment depuis longtemps mais n'avais rien fait de cette anticipation. Trop habitué sûrement à l'immobilité. D'abord laisser mes idées revenir.

Il a fallu du temps là aussi pour que mon corps réalise qu'il n'était plus enchaîné par son environnement. Mon esprit avait déjà commencé à sortir de ce carcan, à reprendre contact avec les autres, avec dehors. J'aurais voulu sentir des picotements dans mes membres. Aucun. Des douleurs même. Aucune. Drôle de déception. Mon corps, ce corps, recommençait à bouger, frémissements, tremblements des doigts. Pas de sensations mais des faits. Je bougeais. À peine, très peu mais je bougeais et de plus en plus, jusqu'à ce que ce qui n'était même pas un effort vienne m'extraire du

meuble TV, de dessous la poutre, puis du salon. J'ai tangué un moment, longtemps sûrement, tourné en rond, rasé les murs, croisé un Valse qui n'avait pas encore pris la mesure de ma présence, puis devant la porte d'entrée, ébloui par la lumière, j'ai souhaité, pour la première fois depuis une éternité, que le landau ait disparu.

La lumière s'est fatiguée d'attendre. Le bois avait bien fini par le faire, pourquoi pas elle. Le poids de l'individu sur le temps. Avant c'était l'inverse.

Alors c'était la nuit et il m'a semblé que sa lumière ne tombait pas sur le landau mais venait de lui. Bien sûr que non. Et bien sûr encore dépassaient des bras. J'avais presque oublié. Presque réussi. Seulement parfois était-il revenu comme un rappel. Encore maintenant je ne pourrais dire si j'étais heureux ou peiné de le retrouver. Je sais juste que s'est encore installée une éternité sur cet instant.

Chez le coiffeur

Chocolat il a pas dit grand-chose, n'a pas eu l'air plus étonné que ça de me voir, vaguement évité et à ma grande surprise n'avait pas pris une ride.

On aurait pu croire que La Planche aurait progressé dans son style ou gagné en vitesse. C'était le cas mais l'état de la route s'était tellement détérioré que le résultat n'était pas super visible.

Valse, on s'est engueulé, la conversation était stérile, autant se gueuler dessus. Du coup, j'ai fermé la porte derrière moi et il tourne encore, comme d'habitude et comme un con. À force de ricocher il trouvera bien la porte de derrière et sortira, je m'en fais pas pour lui. D'ailleurs, je m'en fais pour personne et même pas pour moi. C'est dire.

J'ai mis un coup de pied dans le landau qui s'est couché sur le côté. Deux roues à moitié coincées dans les herbes, les deux autres en l'air ont tourné un moment. Inutilement. Elles ont cessé, j'ai arrêté de les admirer et j'ai fini par chercher P'tits Bras qui avait disparu

derrière le toit du landau. J'ai attendu - ça devient un réflexe, et j'ai vu au bout d'un moment une sorte de chenille se trémousser sur le sol. Le con. Il avait pas d'allure, avait franchement l'air ridicule mais il allait bien. Je ne voyais pas ce que je pouvais faire de plus et, dans le contexte, j'avais déjà fait beaucoup.

Chez le coiffeur c'était grandiose. Les modèles de la vitrine étaient recouverts d'une poussière qui leur avait noirci la peau et les cheveux. Je me marrais en imaginant qu'il puisse voir ça sans pouvoir rien faire. J'ai contourné la voiture en regardant bien pour trouver le logo de la marque. Impossible. Il devait être camouflé par la végétation ou tellement rouillé qu'illisible, puis en fait je m'en foutais bien. Ça m'intéressait quand j'étais bloqué dans mon salon mais, au moment de rentrer dans celui du coiffeur, je m'apercevais que ne m'étant jamais intéressé aux bagnoles j'allais pas commencer maintenant. En tout cas elle était là. Dans la vitrine qui ressemblait de près à une bouche béante avec des morceaux de verres qui pendaient encore comme des chicots, et sur le côté les montants effrités comme des lèvres gercées autour d'un cigare métallique. J'ai voulu ouvrir la porte, elle était coincée, j'ai pété la vitre pour rentrer, me suis tailladé l'avant-bras et j'ai même pas

eu mal. C'est pratique quand même.

Et là c'était comme un cauchemar. Le premier d'une longue série. Ce con de coiffeur il avait plus d'tête. Il était juste identifiable à son tablier ridicule et à ses « Crocs » moches et débiles qui vous classaient tout de suite dans la catégorie des « Je sais que j'ai l'air d'un con avec mes Crocs fluos mais n'empêche que c'est super pratique et confortable et que je vous emmerde ». Moi qu'ils m'emmerdent je les en félicite et trouve plutôt ça sain. Faut assumer. Mais déjà avant j'avais du mal à pas hurler au mauvais goût quand j'en voyais mais là, bordel, la chose avait résisté au temps, devait être inaltérable, et continuait à afficher une couleur d'un vert immonde que ne semblait pas vouloir recouvrir la poussière. Pas con la poussière. Donc, ses Crocs. Au-dessus, assis dans le fauteuil de coupe, ses jambes maigrelettes et son derrière évasé plantés sur le Skaï. Le tablier était collé au buste, maculé d'un rouge couleur sang. C'était l'inverse mais c'est la couleur qui m'a choqué. Si mal assortie aux Crocs. Ses bras tenaient encore un fusil à pompe dressé sur ses parties avec le fût tourné vers là où devait se trouver sa tronche. La décharge avait dû être si puissante que la tête avait carrément disparu. C'était pas écoeurant. Presque joli la chose. J'ai

pas pût m'empêcher de penser qu'avec le recul il avait dû aussi s'éclater les couilles. Ça m'a fait rire comme un malade et j'en riais encore en sortant de la boutique. Avant ça, j'en avais fait le tour, d'abord du bonhomme, de tous les côtés c'était intéressant, comme une sculpture, sa plus belle réussite ma foi, un peu court les cheveux. Sinon rien de spécial, pas de clients, la caisse et le petit comptoir avaient été envahis par une végétation que je n'identifiais pas. Aussi mauvais en botanique qu'en mécanique. Sinon c'était quasi intact. Une sorte de mousse avait recouvert tout le reste, de peu d'épaisseur elle laissait apparaître les détails des affiches publicitaires. Les belles gueules anti pelliculées et souriantes des modèles contrastaient avec celles qui sortaient jadis d'ici. À croire qu'ils portaient tous des Crocs. J'avais envie de changer un truc là aussi. J'ai pris une des têtes de la vitrine et l'ai posée à la place de l'autre con. Ça a ajouté à mon fou rire en sortant.

Alors fou rire quand même c'est un bien grand mot. Parce que même si intérieurement je riais vraiment beaucoup, je me suis vite aperçu que cela ne produisait aucun son et ne secouait aucunement mes épaules comme ça devrait dans ces cas-là. Mais je riais vraiment. Intérieurement. C'est le plus important. Re-

marquant cela je suis rentré à nouveau dans le salon pour me regarder dans le miroir. À côté du coiffeur j'avais une sale gueule mais au moins j'en avais une. Une sorte de creux dans le bide. Comme une caverne sombre. Un peu trop cambré peut-être. J'avais un profil un peu ridicule et je sentais bien que j'allais garder cette dégaine. Bien meilleur quand même que Chocolat ou Valse, La Planche n'en parlons pas. Niveau bras c'était vraiment pas mal. Un peu pendants c'est vrai, manque de musculature dans les épaules et le dos. J'avais déjà ce problème, ça n'avait pas changé. La cambrure peut-être accentuait l'effet en plaçant un peu les bras en avant. Ça se voyait surtout de profil. De face ça allait. De dos sûrement aussi. Tout fonctionnait à peu près. Je pensais que mon état me permettrait de faire face à mes besoins dans toutes les situations. Ce n'est que plus tard que j'ai réalisé que justement, en parlant de besoin, ça faisait une éternité que j'avais pas pissé. Mais j'en ressentais pas l'envie. En tout cas, si nécessaire je pourrais le faire. Je suis ressorti avec cette pensée rassurante en tête et j'ai regardé la rue qui s'étirait à droite, vers le centre-ville, avec Chocolat et La Planche qui se frittaient gutturalement. P'tits Bras avait entre-temps rampé, roulé ou glissé vers eux. Il se rapprochait sûrement

du bruit. Il allait être déçu. Valse devait valser encore. Le con. Est-ce qu'ils pourraient pisser, eux. Va savoir pourquoi j'ai pris à gauche. Vers la sortie de la ville. Je me doutais de ce que je trouverais dans les maisons qui longeaient la rue si je fouillais un peu. Pas peur mais pas envie de voir ça. À gauche je ne voyais pas encore le bout et évitais de regarder sur les côtés. Des silhouettes. Des ombres. Ne pas y prêter attention. Je n'avais pas l'impression que j'étais fait pour rester là. Je ne savais pas à quoi j'étais destiné mais je ne pouvais décentrement pas avoir attendu tout ce temps pour rien. Tous ces cons qui tournaient, qui pensaient à quoi, sûrement à rien. Ils étaient différents de moi. J'étais différent. Avant déjà maintenant encore. Pas moins con peut-être mais contrairement à eux visiblement, quelque chose m'attirait.

J'ai placé ça sur le coup, en désespoir de cause, sur la seule envie qui me tiraillait depuis un bon moment et me tenait encore : prendre ma revanche au baby.

Sortir de la ville

C'était comme si je quittais le goulot d'une bouteille posée au sol. Je marchais, je venais du culot, du trou de cul du monde et avançais vers le goulot, vers cette drôle de lumière que croisaient parfois les rayons du soleil colorés par les saisons. Ça ballottait un peu parfois, la bouteille tournait, glissait plus ou moins, mais le goulot était toujours là, devant moi, comme une évidence. Derrière moi le culot s'éloignait. C'était l'essentiel. En m'éloignant du fond, la ville disparaissait comme une tache d'encre sur un buvard. Plus petite, de plus en plus petite, et plus large, de plus en plus large le paysage. À un moment le point qu'elle représentait s'est évaporé. Je me suis arrêté un moment pour regarder mais il n'y avait plus rien. Bon.

Un peu de goulot encore puis terminé. Je venais de finir la bouteille, et bien au contraire, ma soif de découverte était loin d'être étanchée. J'ai franchi les lèvres du goulot comme une goutte qui se retient de tomber. S'étirant, hésitant, mais bon, tombant à

force.

Alors j'ai marché longtemps. Jamais fatigué. Jamais fatigable. À un moment j'en ai eu assez alors je me suis arrêté pour regarder autour de moi. Rien de spécial. Bon. Tout ça ressemblait beaucoup à ce que j'avais quitté. J'avais l'impression que le goulot de la bouteille me regardait en rigolant. Autant continuer. J'ai tracé bien droit, bien à l'opposé de lui, un bon moment encore puis à un moment oui, plus rien. Ni devant mais surtout ni derrière. Rien. Plus qu'à marcher. Alors j'ai continué, sans repos, jamais ralenti par l'envie de pisser. Pas soulagé non plus, on peut pas tout avoir.

Je suis incapable de dire combien de temps j'ai marché mais par deux fois j'ai croisé Équinoxe. Il a eu l'air beaucoup plus étonné que moi de me voir ici. À chaque fois. Et à chaque fois bien sûr il m'a tourné autour comme s'il regardait une pièce de musée. Le con. Là, perdu au beau milieu de nulle part, je le trouvais plus con que brillant Équinoxe. Puis il continuait à vouloir causer alors qu'on s'était jamais compris et que franchement, ayant passé des plombes dans mon meuble TV et me trouvant maintenant dans un nulle part très approximatif, je vois pas très bien ce que j'aurais pu lui raconter. Peut-être qu'il avait des trucs

à dire. À la rigueur. On peut pas non plus occulter complètement son côté brillant. Mais bon, à tant de fois tourner autour de nous, tant de fois échouer à engager une conversation, on peut dire que ce con il retire rien de ses expériences. Ça c'est pour le côté con. Faut bien avouer, à un moment quand même, le brillant de sa persévérence commence à pâlir un peu sous sa connerie.

Si son premier passage m'avait un peu agacé, le deuxième m'avait encouragé à continuer. Je me suis attelé à sa persévérance en me jurant de tirer un enseignement des choses. D'être plus brillant que con. J'étais bien préparé à un troisième passage mais il a pas eu lieu. Pas eu le temps. À un moment, bien loin devant, j'ai aperçu une ligne qui se déplaçait. Babyfoot. C'était sûr. Qui d'autre. J'ai bifurqué et accéléré le pas. Peu d'effet l'accélération, mais décisive la nouvelle direction. J'étais plus dans une foutue bouteille à attendre je ne sais quoi derrière un verre qui déformait la réalité. Plus besoin d'attendre. Changement de cap. Direction la ligne qui se déplace. À vue d'œil, elle avançait bien droit, de Nord-Nord-Est vers Sud-Sud-Ouest. J'ai visé plein Nord en souhaitant que ni l'un ni l'autre ne dévie. J'étais tellement concentré sur mon cap que je ne sais même

pas si Équinoxe est passé entre-temps. Mais le fait est que je me dirigeais vers une ligne qui approchait aussi. Rien ne me prouvait encore que c'était bien Babyfoot, mais de toute façon je n'avais pas d'autre idée et celle-ci en tête depuis trop longtemps.

J'ai marché encore. À un moment, j'ai pu visualiser ce qui serait notre point de rencontre. Un grand plateau, plus très loin, suffisamment pour me laisser le temps de penser à ce que j'allais trouver, et bien assez pour gamberger sur ce que j'avais laissé.

Et je gambergeais presque autant que quand j'étais coincé chez moi. Sans frontières les gamberges. Je pensais aux premières fois que j'ai vu Valse, comme j'avais détesté son allure à la con et son passage sans gêne dans ma maison. J'étais super énervé mais c'était aussi les premières fois que je prenais conscience de mon état. C'était raide quand même. J'étais encore tellement connecté au passé que je supportais mal. Trop l'air con Valse. Je lui avais mentalement créé tout un univers histoire de m'occuper. J'avais filé un surnom à sa femme aussi, je l'ai oublié depuis. Dans mon scénario il avait pas d'gosses, ça aurait été trop méchant. Un valseur. J'avais vraiment tout de suite pensé à un valseur. Si ça s'trouve il aimait pas ça, il avait jamais aimé. Bon. Je saurai jamais.

Ses fringues toutes neuves, hors saisons, je savais pas au début qu'elles tournaient les saisons, comme des connes autour de nous. Donc probablement qu'elles étaient justifiées ses fringues, à un moment. Puis si ça s'trouve il rentrait jamais dans les galeries marchandes. Jamais il en offrait des cadeaux à sa femme. St Valentin ou pas. Si ça s'trouve il avait bien raison de l'acheter la V.2.6.12. Même si c'est moi qui l'avais imaginé il aurait peut-être eu raison d'le faire.

Moi j'étais juste en colère et c'était le premier con à passer. Chez moi en plus. La colère ça m'a pas aidé à accepter les choses. Ensuite quand j'ai fait connaissance avec les autres cons, je me suis bien aperçu qu'il y était pour rien Valse. Ni moi ni les autres. Qu'on y était pour rien mais pour longtemps.

À un moment, sans faire exprès je me suis mis à cavaler. Et la ligne aussi. La panique. La ligne d'avant courait vers moi, c'était sûr maintenant, j'apercevais la couleur de leurs maillots mais pas encore leurs tronches. Je descendais la pente comme un malade, à moitié content, à moitié inquiet, et un brin je n'sais quoi. Et ce brin il grandissait à mesure que la ligne avançait. À mesure que je m'approchais d'eux je me disais que vu que j'étais seul j'allais devoir jouer

tous les postes, faire le goal devant cette foutue ligne d'avant. Et ça déboulait. Ça allait se calmer puisqu'on jouait sur le plat. Ça s'est calmé. Pas moi. J'étais plus très content, plus vraiment inquiet, un brin désorienté. Un gros brin. Au final, la ligne, avec leurs sales gueules prétentieuses, elle est passée sans que je puisse rien faire. Traversée ma défense. Inexistant le goal. Passé Babyfoot. Le con. Triple con. Je me suis arrêté pour me retourner et eux même pas. Aucun. Leur ligne avançait bien droit sans se soucier de rien. J'étais vexé oui. Bien sûr. Énormément, absolument vexé. Et en colère. Plus étonné au fond qu'autre chose. Perplexe. Ils étaient bien passés sur les autres dans la rue, et de la même manière sûrement partout où ils passaient. Ça se voyait, c'était comme ça. Ça n'avait rien de personnel, mais c'était si humainement impersonnel que j'avais une envie irrépressible et pourtant retenue de leur botter le cul.

J'étais abattu. Assis sur le terrain et abattu. Ils s'éloignaient derrière moi et leurs ombres retardataires me donnaient des frissons. J'en avais fait des babys dans ma vie mais celui-là...

Symboliquement, malgré tout, j'ai pris un caillou et l'ai jeté par-dessus mon épaule, derrière moi. Par pour conjurer le sort, non. Ni pour porter chance.

Comme si je posais une pièce sur le bord du baby « je prends l'prochain, si, si ».

Ça faisait deux tôles que j'prenais, mais tant pis. Encore une partie. C'était qu'un jeu après tout. Je n'avais rien à perdre.

Revenir

Et bien si. J'avais à perdre qu'à force de prendre des tôles j'ai jeté l'éponge. Par lassitude et avant que ça tourne mal. Il se foutait bien de m'affronter et continuait à m'ignorer. OK. On jouait pas dans la même division. Trop d'écart. Impossible de poser des règles, plus de jeu possible.

Je l'évitais alors. J'avais tenté toutes les directions et fini par comprendre que ça ne servait à rien. Il était partout. Sa ligne d'avant m'avait miraculeusement épargné, une moitié de modestie et une de reconnaissance me tenaient éloigné d'eux maintenant, et un brin de je-n'sais-quoi me tenait debout. À un moment je me suis retrouvé devant la bouteille. Je l'avais pas vu venir. Le goulot m'a paru tout petit mais j'y suis pourtant rentré sans problème. Sereinement en fait. Toujours ce brin qu'on comprend après.

Ça m'avait paru loin et en fait c'est tout proche, le goulot du culot. Rien entre les deux. Le contenu c'est du vent pour naviguer de l'un à l'autre. Je me suis re-

trouvé à l'entrée de la ville, à marcher dans les mêmes rues, sans regarder ni à droite, ni à gauche, seulement devant, sachant ce que j'allais trouver, l'espérant, le trouvant, l'apercevant de loin, reconnaissant déjà le ballet de Chocolat et La Planche, pas encore P'tits Bras, pas de Valse, pas trouvé la sortie, le con. Rien ne semblait avoir changé. C'était bien ainsi. Je me suis arrêté pour les observer avant qu'ils ne me voient. Un brin curieux. Un brin content.

Deuxième partie

Retrouvailles

Rien n'a changé. « Ils n'ont pas changé ». C'est ce qu'on disait avant quand on revoyait quelqu'un en plaquant ses souvenirs sur sa tête. Sinon oui bien sûr. Mais t'allais pas dire « qu'est-ce que t'as changé ! ». C'était risqué. Vallait mieux être prudent.

Et puis quoi ? « Ah t'as vieilli mais ça te va bien ». « T'as l'air plus serein ». « T'as maigri ». « T'aurais pas grossi ? ». « Ah, t'es tout seul... ». Imaginer les réponses possibles à ce genre de questions devenait vite un enfer. Il y a plus de combinaisons que sur un cadenas à quatre chiffres avec en plus le risque que ça te pète à la tronche. Au pire le cadenas il reste fermé. Tu ouvres pas, t'entres pas. Bon. Le cadenas il s'en fout. Mais avec les gens c'était pas pareil. Sans faire gaffe, t'avais lâché ta phrase, sans y penser comme on se gratte l'oreille, mais c'était trop tard. Pour l'oreille c'était pas grave. Au mieux tu l'avais soulagé, au pire

c'était la tienne, elle avait rien demandé mais un conflit avec ta propre oreille ça dégénère pas - et c'est pas Van Gogh qui fera bouger les stats.

Non. Balancer des combinaisons de phrases à la con c'était trop risqué. Manque de pot tu tombais sur une porte qui s'ouvrait et pan ! La boîte de Pandore. « Ah ben tu sais heu... ». « T'as pas appris ? ». « Je préfère pas t'en parler... ». « Il est parti ». « Mais je me bats ». « C'est mieux que mal accompagné ». « Mais ça pèse à force ». « Oui, tout, la télé, la voiture, la maison ». « Mais ça passe oui là ça va mieux puis faut faire avec ».

Et qu'est-ce que tu voulais dire après ça ? T'avais qu'à la fermer, ou dire un truc du genre « Tu n'as pas changé », et continuer ta route. Peinard. Quand tu tentes de sauver quelqu'un de la noyade faut être prêt à lui faire le bouche-à-bouche après. Faut aller au bout de truc. Alors tu te mêles pas de ce que t'as pas vraiment envie de savoir. « Ça va ? ». « Ça va ». Trop court pour que la personne démarre. T'es déjà parti. Au pire un « T'as pas changé » si tu t'attardes, mais sinon tu continues, tu croises en lâchant ton « Ça va ? » et tu t'retournes pas. C'est comme ça depuis que le monde est monde, faut rien y changer.

Et ben là c'est l'inverse. Les autres cons ils ont pas

changé d'un poil. Frais comme des gardons qui l'auraient jamais été. Mais exactement les mêmes dégaines et les mêmes habitudes. Impeccable. Autour par contre, c'est la jungle. J'avance et ils sont tellement occupés à circuler dans la végétation qu'ils me voient pas. Et moi je vois même plus la vitrine du coiffeur. Juste le cul de la bagnole dont les chromes du pare-chocs résistent à l'envahisseur. Rien n'a dû changer à l'intérieur. Je serais bien passé lui faire un p'tit bonjour, histoire de, mais bof.

Le premier à me voir c'est La Planche. Il a pas l'accueil joyeux le con. Je saurais pas dire s'il est content ou s'il s'en fout. En tout cas il est tout à son affaire : essayer d'avancer dans des guirlandes de verdure qui l'entraînent. C'est pas gagné. Il pousse tant qu'il peut sur ses bras mais les roues sont pleines de petites branches vertes et noueuses. Ça roule pas. Ça doit faire un moment qu'il a pas avancé. Je m'arrête près de lui, un peu à distance quand même et tire sur quelques morceaux de branches. Ça débloque les roues et dégage légèrement un passage dans lequel il s'engouffre. Même pas un mètre. Mais un petit grognement me laisse penser qu'il est plutôt content. J'me suis fait un copain. C'était pas gagné avec La Planche. Il a vraiment un caractère à la con mais je

suis quand même content de le voir.

Chocolat il m'a repéré et se dirige vers moi comme j'étais une friandise. Il a presque l'air content mais je sais pas si c'est bon signe. Avec tout ce fatras de lianes il a appris à lever les pieds quand il marche. C'est pas moins stable et plus efficace. Pas mal. Pas d'accolade. J'suis con, mais la blague me fait rire et me prouve que je suis bien de retour. Au final, Chocolat me tourne autour et me grogne même pas dessus. C'est vraiment bon signe. Il a tendance à grogner pour n'importe quoi ce qui voudrait dire que je le suis pas pour lui. Moi aussi j'suis content.

Il me semble en tout cas qu'ils s'entendent mieux tous les deux. Chocolat passe au ras de La Planche qui bronche pas. Les habitudes auront été longues à se prendre mais elles risquent de durer. Je reste un moment avec eux. Autour, à part la végétation rien n'a changé. Les bâtiments sont toujours là et à peu près debout. Les plus hauts apparaissent au loin comme des bras levés qui enfileraient un tricot de verdure. Taille XXL. Je ne vois ni n'entends personne d'autre. La végétation ferait de toute façon plus de bruit que celui de leurs pas. L'univers s'est vraiment rétréci. Il était temps que je revienne. Même dans l'éternel il est toujours temps de quelque chose.

Et Valse ? Je l'entends un peu quand j'approche de chez moi. C'est un peu chez moi encore. Quand même. Valse il est juste de passage. Même si ça dure. Je manque de mettre les pieds dans le landau. Il est tout recouvert d'un lierre sombre et veineux. Une saleté. Ça grogne dedans. Forcément, P'tits Bras. À coups d'ongles j'enlève ce foutu lierre et il est là. Au fond. Toujours ses p'tits bras, tendus, à suçonner dans l'vide. Flippant toujours un peu. Mais un peu moins. Impossible de relever le landau, j'attrape P'tits Bras avec plus de précautions pour moi que pour lui. La vache ! Il gigote vraiment comme une chenille éœurante. Je sens bien que je vais avoir du mal à m'y faire mais aussi que je dois. Un brin attendri. Un brin con.

Derrière la porte Valse fait du bruit, sûrement sur les gravats. Le con. Il est pas doué quand même. Impossible d'ouvrir la porte. Gonflée par l'humidité, un lierre trop épais pour mes ongles, et je n'sais quoi derrière, impossible d'entrer. Merde. Valse s'excite de plus en plus. P'tits Bras de moins en moins. La fenêtre me fait de l'œil à coups de reflets insistants. Ben ouais. Y a plus qu'ça. Bataille encore contre les branches. Ça prend un peu des plombes mais j'y accède quand même et fini de péter la vitre. Bling. Le

meuble TV derrière. Le con. Ouvert en deux toujours. Presque pas envahi. Personne en veut. Le lierre bien sûr court sur la poutre. Peut pas s'en empêcher. Valse a entendu. Je vois que la porte arrière est obstruée par un mur effondré et un pilier en travers. Je comprends mieux. Peut-être pas si con Valse mais malchanceux quand même. Je cogne sur le bord de la fenêtre, Valse approche prudemment. En observant le reste du salon, en visualisant le reste de la maison, je m'aperçois que mes souvenirs ont été eux-mêmes victimes du temps et envahis par la végétation. Je m'en moque. Comme une sorte de dédain pour ce qui avait si facilement tendance à perdre de la valeur. Déjà avant, maintenant n'en parlons pas. Puis une appétence nouvelle pour l'espace et le temps.

Valse est tout près. Pas changé non plus. Sa tenue est pourrie au sens littéral. Il est presque mieux comme ça. Je dirais pas qu'il est content de me voir mais au moins qu'il place un espoir dans la main que je lui tends. C'est pas simple. On insiste. Une fois accrochés, nos doigts se nouent et me permettent de le tirer. Des plombes encore. On peut compter encore sur la fatigue des éléments. Ça finit par venir. Équinoxe a dû passer, et repasser, c'est sûr, aussi régulier qu'il est con, mais il a fait son boulot. Ça cède. Un grand

CRACK! Valse peut sortir. P'tits Bras bronche toujours pas. Je m'y suis fait. On regagne le milieu de la rue, retrouve Chocolat et La Planche, à nouveau entravé. On se pose un peu, debout comme des chevaux qui attendent leurs cavaliers. Un peu comme des cons, un long et bon moment. Si Équinoxe était passé peut-être qu'il nous aurait vus. Pas eu le temps quand même. Personne ne grogne. Quelques fois des regards vides se croisent mais on sait pas quoi en faire. Bon.

Pourtant, au bout d'un moment avec Valse et Chocolat, tirant avec Valse, poussant du pied, Chocolat, on dégage le landau et on le gare au milieu de la rue. Je fais sauter les roues de la planche à La Planche. Il dit rien. Il pouvait plus rouler, il allait glisser. C'est sûr qu'on irait pas bien vite mais bon, la vitesse c'est relatif. Quand ça va lentement ça prend plus de temps. Ça tombe bien, on en a à revendre. Ça sera un peu comme sur un voilier. Pas vite mais tout le temps. Cinq têtes de noeuds sur un océan de conneries. Ça promet.

De temps en temps on s'arrêtera. Juste parce qu'on en aura envie. On fera descendre P'tits Bras de son landau. Comme une encre on le posera. Pourquoi pas? C'est pas plus con qu'autre chose comme idée.

Puis j'en ai pas d'autre.

Je sais pas combien de fois on va croiser Équinoxe mais on y va. Je sais pas où on va, mais pareil. Ni pourquoi d'ailleurs. Mais je sais que ce sera avec eux. Mais sans ce con de coiffeur qu'on laisse sans sa tronche et ses couilles éclatées. J'en ris. Pas les autres. S'ils savaient ils en riraient aussi. Je leur raconterai.

La bouteille

Dans l'histoire je me retrouve bien souvent à pousser le landau. Valse le fait bien, parfois, mais pas motivé, ça se voit. Le fait est qu'il n'y a rien de motivant. C'est vrai. D'autant plus qu'on avance tellement lentement que le paysage change jamais. Du coup on finit toujours par poser le regard sur P'tits Bras qui, malgré l'incompréhensible attachement naissant envers lui, mais à cause de ses p'tits poings qui battent l'air et ses mouvements de succions, garde indéniablement l'air con. Bébé ou pas. Y a pas d'âge, c'est connu.

Mais ça avance.

La Planche glisse mieux qu'il ne roulait. Bien sûr c'est pas fulgurant.

Chocolat est surprenant d'agilité. Aucune surface ne semble maintenant le gêner et l'absence de ses bras, qui le privait de balancier auparavant, semble le planter comme un roseau à chaque pas. Il est sur-

prenant Chocolat. Il s'adapte vite. Si on peut dire. La Planche c'est pas pareil. Il a moins de mérite parce que lui on voit bien que, déjà avant tout ça, il avait pas de jambes. Il circulait déjà sur sa planche. C'est ça sa chance. Sûr qu'elle devait être en meilleur état. Évidemment que les routes s'y prêtaient mieux. Mais bon, il avait l'habitude d'en baver alors la transition a dû être plus simple. Il glisse bien en tout cas, pour le moment, tant que c'est plat. Après on verra.

Quant à Valse, je crois qu'il a tellement tourné que du coup il continue. Il peut pas s'empêcher de faire des cercles autour de nous. A faire comme ça il doit bien faire deux fois plus de chemin ce con. Mais ça a l'air d'aller. Et d'aller vraiment bien même, on dirait un p'tit bonhomme avec un mécanisme dans l'dos, remonté à bloc il s'active comme un taré. Puis lui il a pas besoin d'être remonté. Perpétuel le mouvement. Valse c'est le luxe. La Rolls de l'horlogerie. En fait c'est notre trotteuse. La grande aiguille, Chocolat, la petite c'est moi. On va dire que La Planche c'est les dates, pourquoi pas, à glisser lentement dans la fenêtre du cadran, à cheval à un moment sur les jours avec le cul de la veille et la gueule du lendemain. Et P'tits Bras évidemment c'est le coucou. De temps en temps il sort. Il rythme. On le pose par terre. Puis

quand on repart, coucou, retour dans la boîte.

À nous cinq on forme une putain d'horloge dans cette éternité. Mais si je doute que nous ayons eu avant une quelconque utilité, il est évident maintenant qu'on en a aucune. Bon. En même temps c'est qu'une idée. Dans ma tronche. Et ma tronche, justement, c'est comme une horloge qui débloque, ça tourne en rond avec par moments un coucou qui voudrait sortir mais ça bloque. C'est pas grave. L'essentiel c'est pas qu'on tourne mais qu'on avance.

Je vois le goulot qui approche à toute vitesse. Je sais bien qu'il bouge pas lui, mais le temps qu'on met à traverser la bouteille du culot au goulot passe tellement plus vite que la première fois que j'ai l'impression que la sortie nous aspire. On dirait que la bouteille penche, qu'elle déverse son contenu dans un flot dont on profite mais qui m'inquiète un peu. C'est super, on arrive déjà dans le goulot mais je sens dans notre dos comme une pression. Ça pousse, ça accélère, davantage de courant, ça fait siphon comme dans un entonnoir. Derrière ça ressemble plus à rien puis à quoi bon regarder maintenant. Mieux vaut se concentrer sur ce qui vient devant. Je sais à peu près ce qui nous attend. Ça sera plus rapide. Tant mieux peut-être. Plus brutal j'espère que non. Ça évitera en

tout cas les éventuelles hésitations.

Les autres ne se rendent compte de rien. Ils se doutent de rien, et sans certitude du pire on se laisse porter par le courant de la facilité. Même avec parfois. C'est con mais c'est humain. Je me demande si je dois prendre mes doutes comme un privilège ou une punition.

Et ça déboule derrière. Ça fouette un peu dans l'dos. Ça fait un peu comme du vent mais ça pique pas, ça cogne parfois et de plus en plus. Je sais pas si les autres se rendent compte de c'qu'y s'passe. Le monde coule derrière nous et nous pousse vers la sortie, à dégouliner de partout, ça s'égoutte, entre les pieds, sur les bords, la buée s'oppose à la lumière extérieure. Ce qui était flou avant devient opaque. Je vois plus rien. Je m'accroche à ce que je sais pour deviner ce que je sais pas. Maigre ficelle pour une descente en rappel du cul de la bouteille aux lèvres du goulot. Notre univers se vide de ses fondements pour nous vomir comme des cons. C'est dégueulasse. Au sens propre mal nommé ici comme au sens figuré. À pas avoir demandé d'y être dans la bouteille, on pourrait au moins avoir le droit de décider d'en sortir. Ça glisse, ça continue, les autres ne semblent pas s'inquiéter. Bon. On n'est pas loin du grand saut. Au bord des

lèvres la nausée. Presque recrachés par la bouteille. Sur le bord comme des gouttes qui s'accrochent sur le verre, nous pendons dans le vide un moment. Ça dure, ça va pas durer, ça s'éternise pas ces choses. Ces instants. Je sens bien que le temps ne passe pas de la même manière ici, et peut-être pas non plus de la même manière pour moi que pour les autres.

En tout cas, forcément, à un moment le temps passe sa langue sur ses lèvres et pas la peine de résister, de serrer les doigts autour du goulot. Moi je sais que c'est trop fort. Valse il est trop con pour le savoir. P'tits Bras trop petit. La Planche encombré, et Chocolat, ben ouais, sans les doigts...

Dans un grand éclat de rire je tombe avec les autres à côté qui comprennent rien mais ne s'étonnent de rien non plus. On atterrit comme des gouttes d'eau sur un sol déjà trempé par le flot de la bouteille et largement désaltéré. Cinq gouttes dont l'inutilité ici et maintenant n'a rien à envier à celle d'avant. Bon. On n'est même pas tombés. Juste un sentiment qui pour sa part a déjà été absorbé par un buvard, un côté sombre, l'autre lumineux, et sur la tranche un brin d'espoir. On va marcher dessus. Valse a pris le landau. On avance.

On avance

On avance. Équinoxe n'est pas encore passé. Babyfoot je gère. S'il est imbattable il est maintenant prévisible. On le voit maintenant venir de loin avec ses grands sabots. Putain de cavalier de l'apocalypse. Alors on contourne. Je fais contourner. Pour guider je prends le landau, comme je prendrais le volant d'un bus scolaire. J'aurais alors tendance à aller plus vite qu'eux, du coup je freine. C'est dingue ce qu'ils sont lents. Même Valse il est lent, à faire des boucles autour de nous, sa vitesse est gâchée par sa connerie. C'est commun somme toute.

Alors le mieux c'est quand je les ai lancés dans une direction et que Valse pousse le landau. Ça trace pas, quand même, faut pas exagérer, mais ça avance régulièrement et moi je peux naviguer entre mes pensées et mes pieds.

Pour le moment, rien. Encore que du vide autour de

nous mais je sais que ça va pas durer. Pourtant j'aime bien alors je coupe, on s'arrête un peu de temps en temps. L'absence de besoin oblige à trouver des raisons. Il faut bien que j'en trouve sinon les autres ils avanceraient pas, ils se remettraient à tourner comme des cons, sans conviction et avec une ligne d'arrivée qui recule tout l'temps. Alors parfois je fixe un point et je détermine que c'est un objectif. Mais le temps qu'on arrive les choses ont pu changer. C'est frustrant. Décidément, le temps a une foutue tendance, avant trop vite, maintenant trop lentement, à déplacer les raisons qu'on avait d'avancer. Il chemine avec nous en fait. On est juste de la boue sous ses chaussures. Quand ça lui prend, il tape un peu la pointe pour alléger la godasse, ou le talon pour nous décoller comme des merdes, ou des cons. Pour la première fois depuis une éternité j'ai la désagréable impression d'être son jouet.

Équinoxe passe comme une gifle sur cette pensée. Il chemine un moment avec nous, semble ravi de nous trouver là et pose comme d'habitude sur nous son regard. J'aime pas trop ça en fait. Je préfère l'observer plutôt qu'il me regarde. C'est difficile à faire sans prendre le risque que nos regards se croisent, et à ce jeu je perds.

Les autres ont magistralement l'air de s'en foutre. C'est inouï ce niveau de je-m'en-foutisme. Inconcevable avant et pourtant l'air si naturel maintenant. Je ne sais pas comment le prend Équinoxe mais j'utilise leur dédain comme un bouclier, ou plutôt un abri pour m'enfouir. Équinoxe tourne un moment puis repart toujours. En fait c'est un Valse puissance cent mille. Voire beaucoup plus. Un super Valse. C'est fort. C'est dire quand même, c'est même ici la preuve qu'il est aussi brillant qu'il est super con.

Enfin en tout cas on arrive toujours quelque part, objectif ou pas. C'est bien la notion du voyage ça. Et comme on ne fait pas un voyage comme on fait ses courses, je file des étapes, trouve des épiceries sur notre chemin. La petite expérience de mon épopée solitaire m'a enseigné qu'il ne fallait pas attendre d'être au bout, au supermarché de l'aventure pour en profiter mais bien glaner tout au long de la route quelques fruits de celle-ci. Alors petite échappée à droite, à gauche, hop, on jette l'ancre, on pose P'tits Bras au sol, il se dégourdit, chenille, va jamais bien loin et de toute façon revient toujours. Il va et vient entre nos pieds, comme une amarre sur le flanc d'un bateau. Nous on est à quai. Partout c'est un quai quand on a le temps. On est là, immobiles, comme

scrutant l'horizon, sans chercher pour autant. Pour eux en tout cas. Je crois. Moi je ne cherche pas forcément mais finis toujours par trouver une vague digne de nous faire prendre le large. Les autres ils restent debout sans attendre. Je crois qu'ils sont immobiles pour la même raison qu'ils avancent. Pour rien. Je crois qu'ils se posent pas de question et moi trop. Bon. C'est bien comme ça. Tout est bien. Sans raison particulière. On se déplace longtemps et on fait des escales, sans pourquoi mais avec peut-être un peu, un brin d'idée que ce qui compte c'est vraiment qu'on le fasse ensemble. C'est pas qu'on s'attende. Pas qu'on se suive. C'est autre chose. Un peu comme si on avait toujours été ensemble.

Drôle d'idée. Je la tourne suffisamment longtemps dans ma tête pour qu'Équinoxe repasse. Putain d'escale celle-là ! C'est comme si ce con scintillant était revenu pour me gifler l'autre joue. Je regarde les autres. Ils sont toujours là bien sûr. Mais Valse est assis sur un rocher. Il est un temps maintenant où rien ne m'étonne mais quand même. Il regarde loin devant lui. Je scrute derrière lui son loin devant. J'y fixe mon objectif et prends le landau. C'est reparti.

L'objectif de Valse

À croire que Valse il a une super vue parce qu'en traçant à peu près droit vers où il regardait on trouve quelque chose. Un petit village perdu dans tant de vide qu'il paraît aussi minuscule qu'important. Le clocher de l'église s'élève à mesure qu'on descend vers la vallée. On ne peut plus descendre, il ne peut plus grandir, alors il se met à grossir à mesure qu'on approche.

Un peu monumentale. Est-ce que ça se dit ? Presqu'humaine. Pas sûr non plus. Un géant qui jette sur nous son ombre invasive. Je suis ébloui par le soleil autour de sa silhouette, ne vois plus qu'elle, une dame de pierre qui de ses mains de transepts relève sa robe de parvis. Révélant un jupon de marches. On monte peu à peu, de plus en plus intimes. On pénètre dans l'église, dans l'allée des chaises, ça et là semblent nous éviter. Certaines encore debout, la plupart cou-

chées. On avance lentement, bien sûr.

La Planche glisse sur le sol en pierre comme un index sur des lèvres qui demande le silence. Devant l'autel il s'arrête. Bloqué ou pas envie de contourner. Chocolat il s'en fout, il tourne un peu, semble prendre plaisir à traîner des pieds en zigzaguant entre tout ce bordel. Épuisé d'avoir dû porter La Planche dans ces foutues marches, je m'assois dans un carré de chaises. Valse contourne l'autel en poussant P'tits Bras et se dirige vers le fond de la nef. Au-dessus de lui, une croix tente de s'échapper du mur. Décrochée d'un côté, son pied a foulé le sol tandis qu'un jésus se retient de tomber. Une vierge, dessous, le regarde avec compassion, les mains jointes, ou regrettant de ne pouvoir ouvrir ses bras si l'autre lui tombe sur la tronche. En inclinant la tête j'ai l'impression que le jésus hésite à sauter. Comme sur un plongeoir. « Allez, à trois je saute ». Il saute pas le con. Ça doit faire une éternité qu'il hésite et que l'autre, dessous, elle hésite à partir. En tout cas je vais pas passer la mienne à les regarder. C'est pas sain. J'ai envie de partir. Valse pas encore. Il se plante sous l'crucifié qui semble intrigué par ce qu'y a dans l'landau. Valse observe tout ça. Le jésus, la vierge, regarde autour, partout, un bon moment, c'est trop long, manquerait plus qu'Équinoxe passe

et se foute de notre gueule. Valse immobile ça fait bizarre. Ça dure puis ça s'arrête. Il repart comme s'il était pas venu. Pareil. Les autres suivent quand on remonte l'allée. Je me creuse la tête pour comprendre la raison de notre escale ici. L'intérêt de Valse. Bon. Je comprends pas, y a peut-être rien à comprendre ou je suis trop con.

À la porte, l'ombre du clocher a disparu. J'hésite à avancer tant la lumière donne l'impression de vide. J'avance pas. Valse non plus. Et, pas si con Valse, il a attendu que l'ombre revienne dessiner les marches et commence à descendre, doucement pour P'tits Bras. Je mets un coup d'pied à La Planche qui dégringole du parvis à parterre. Il se ramasse la tronche et se relève en grognant. « Y a pas d'quoi ! ». Faut bien rigoler.

Chocolat traîne pour descendre les marches. À chacune d'elles on croirait qu'il va tomber, puis non. Ça paraît impossible qu'il tombe pas et puis non. À chacune il semble découvrir l'obstacle. C'est pas son truc les escaliers.

Devant nous c'est pas des rues. Juste des champignons comme des maisons séchées au soleil. Puis ici encore un grand silence. La population est partie en emportant ses cris. Ils doivent se les trimbaler en

guise de souvenirs. Du poids dans les bagages. On avance, on ricoche un peu entre tout ça puis non. Rien à faire là. Ou c'est fait. Il faut repartir, sans Valse pour donner une direction, alors tout droit. On revient vers l'église et on la contourne. Du vide. Rien n'attire mais rien n'empêche. C'est largement suffisant pour avancer. Alors on avance, tout droit, avec Valse qui recommence à tourner autour de nous. J'ai pris le landau. C'est reparti. Encore du vide, devant à avaler et derrière à laisser. Bon.

Avant de perdre le clocher de vue Valse marque une pause et l'observe. On continue à marcher. Même avec ses grands cercles il nous rattrapera.

Quand même elle dure la pause. C'est pas humain de regarder derrière aussi longtemps. Le con. On est tellement lents que le vent et le temps effacent nos traces. Aucune entre Valse et moi. Presque plus entre moi et Chocolat. Un filet entre lui et La Planche qui ouvre la route comme un soc et un con. Equinoxe joue un moment avec la poussière, la dépose à nos pieds comme s'il n'avait pas d'autre endroit, et rien d'autre à foutre, puis il se barre. Et nous aussi. Enfin. Valse a repris sa danse. Pour le moment je ne vois que sa silhouette qui déchire l'horizon par endroits. Un point qui raye le plancher de la grande salle de bal. La

Planche glisse, Chocolat le suit, je repars, P'tits Bras gigote, Valse arrive. Tout est bien.

Vu d'en haut ça doit faire comme des coups de canifs dans le paysage. Mais il saigne pas le paysage. Il saigne plus. Ça fait un moment qu'égorgé il s'est vidé. Une peau morte, lisse vue de loin, tendue comme un tambour. On glisse dessus et dessous sûrement on doit entendre quelque chose. Mais nous rien. On est juste les instruments de ce quelque chose. Comme des cons on avance, on connaît pas la musique, on sait pas lire la partition. La nuit pourtant elle s'affiche. Je lève la tête et, plein de notes, mais rien. Je comprends rien. J'avance, ils avancent quand même, sans musique il danse ce con de Valse. On avance et s'il y a des bords on va s'y cogner, et ça va faire du bruit si on perce pas la peau.

Cinq doigts

Si je ne pouvais par voir nos traces disparaître derrière nous je jurerais qu'on avance pas. Équinoxe deux fois ! Babyfoot une. J'évite de penser au premier et de croiser l'autre, tout au plus de l'ignorer. Plus par principe que pas nécessité. Le premier ne semble plus avoir de prise sur nous et le second a tellement gagné de parties qu'il n'a plus d'adversaire. Bon. Je sais ce que j'veux pas et c'est ce qui détermine le cap à suivre. Les autres je crois qu'ils continuent à s'en foutre. Valse, il a ses fulgurances. Il s'assoit parfois, ça le prend, pof, et il regarde devant lui, au début que devant puis maintenant un peu de tous les côtés. Il me semble même l'avoir vu regarder ses pieds. Ou entre. S'il était pas si con je dirais qu'il réfléchit. Mais sûrement non. Il tourne comme un con et il s'assoit, l'air un peu moins con quand il regarde ses pieds. Je jurerais qu'il cherche et se désespère. Un Valse à

deux temps.

La Planche glisse, Chocolat trotte, P'tits Bras gigote. De vraies horloges les gars. C'est bien con maintenant qu'on se fout de l'heure.

Devant c'est large, sans longueur, illimité et limitant autant nos possibilités d'agir que ce foutu meuble TV. On est perdu sans raison de trouver un chemin. Bon. Je repense parfois à la peau, calleuse la peau de la main plutôt que fine. Est-ce l'effet du temps. De cette main qui glisse, chacun est un doigt. J'y ai bien réfléchi, en visualisant une main à plat et qui avance, c'est une évidence.

P'tits Bras l'auriculaire. Puis bon, P'tits Bras, p'tit doigt, j'ai pas d'mérite. Le plus petit. Main fermée il disparaît presque, comme dans son landau. Puis le p'tit doigt c'est celui qui se fourre partout, dans l'oreille dans le coin de l'œil qui démange parfois. P'tits Bras il est si petit, il était encore si jeune alors, que forcément à le regarder ça démange.

À l'opposé La Planche. C'est pareil, super logique, le pouce. Il traîne comme le pouce en travers de la main. Nous quatre on se plie pour avancer et lui il glisse en travers et nous rejoint à la fin. Mine de rien il fait son chemin, le fait sans nous, puis nous rejoint. On l'attend. On se plie. Il glisse. Et voilà. Ça avance.

Et mine de rien il nous fédère. D'ailleurs c'est le seul qui peut toucher tous les autres. C'est dingue ça. C'est le pouce. Il ferme le poing.

Le majeur c'est Chocolat. Aussi grand qu'il est con. Je crois quand même que c'est lui qui a la palme de la connerie. Sans ses bras il fait encore plus grand, à se trimbaler entre nous. Si con que même devant il guide pas. C'est juste la pointe d'un brise-glace mais y en a même pas. Trop fin pour servir de coupe-vent et ça y en a. En fait il est devant parce qu'il peut pas être derrière. Sinon il se briserait. Il a pas l'choix, ça situe le gars.

Moi oui. J'ai un peu hésité entre Valse et moi mais tranché : je suis l'index. D'une part autonome, je peux faire vachement de trucs par rapport à eux. Je plie bien, je balance bien de droite à gauche, de haut en bas. Puis surtout je montre. L'index c'est celui qui désigne. Qui indique le chemin. Le pouce il peut pas. À la rigueur il se lève, il valide, ou vers le bas c'est mort. OK. L'auriculaire il peut pas. Il aurait l'air trop con à montrer du p'tit doigt une direction. Pas super rassurant comme indication. L'annulaire il y arrive pas. Il arrive mal à se tordre. Reste le majeur c'est vrai. Mais que ce soit maintenant ou avant, franchement, le majeur quand il désigne il a tendance à se tourner vers

le ciel, c'est plus fort que lui, ça fait plus juron que prière comme indication. Et les autres doigts ils sont morts de honte, ils se planquent alors dans la main, bien serrés, à moins qu'ils se planquent parce qu'ils sont morts de rire. Donc le majeur il insulte alors que l'index il désigne. Quitte à désigner celui que l'autre doigt insulte. Travail d'équipe.

Et alors Valse. Valse, avec lui c'est toujours compliqué. Par défaut il restait plus que l'annulaire. Bon. Faut vraiment avoir du temps pour trouver des qualités à un choix par défaut. Mais j'ai le temps et j'observe. Pas si con l'index. Valse, c'est le seul qui peut rien faire sans les autres. Il a beau effectuer des cercles autour de nous, sa danse en deux temps, l'annulaire, tous ses mouvements il les doit en partie à un autre doigt. Sinon c'est un effort de concentration trop énorme et non naturel qui dure pas. Dès qu'il se lève c'est à minima l'auriculaire qui le suit voire le majeur et moi. C'est fascinant. Je visualise cette main à plat sur le sol et ça rate pas. Au bout d'un moment Valse il a besoin de nous. Alors l'annulaire ça lui va bien. Valse il est bon qu'à être marié. Seul, il déprime, il tourne en rond. Dès qu'il est accompagné il est bien. Alors je me suis dit qu'après tout, Valse, il peut pas se marier avec un doigt de sa propre main,

ça s'fait pas, puis faudrait une main avec deux Valse,
ça s'fait pas non plus. Alors si ça s'trouve, à regarder
autour, à s'asseoir pour réfléchir, c'est peut-être
ça qu'il cherche, un annulaire avec qui faire sa route.
Qui sait ?

P'tits Bras qui gratte, La Planche qui frotte, Chocolat
et ses doigts d'honneur, Valse et son âme sœur, moi
qui désigne, qui devrait mais qui pointe juste. Bon.
C'est pas parce qu'on voit rien qu'y a rien. On avance.
Mais cinq doigts paumés ça fait pas une main. Nous
on n'a pas d'prise sur la réalité. À ce jeu, c'est ce con
de coiffeur qui en aura eu le plus. Pas si con. Je re-
pense à la scène. Je le revois sur son fauteuil. Presque
dans la crosse les couilles. La tête ailleurs, distraite
la mort. Je force le souvenir mais rien de plus. J'ai
beau fouiller j'arrive pas à voir quel doigt il avait sur
la gâchette. Une main en haut, sur le canon pour vi-
ser. Une autour de la poignée. Le pouce, je pense, sur
la gâchette.

Retour aux vivants

J'ai fini par penser que seul un miracle nous sortirait de là. J'y ai jamais cru, j'avais bien raison, et j'y crois toujours pas. Les mirages oui, j'y crois. Bien sûr. Le miracle c'est un truc qu'on croit possible et qui est pas là. C'est impossible. Alors que le mirage tu crois le voir venir mais en fait il est pas là. C'est un peu plus crédible.

La vie est pleine de mirages. Elle l'était. Chacun a eu sa part. Petit, gros, de toutes les tailles. Le mirage ça dépend de ce que t'y mets dedans. De ce que t'as le temps d'y mettre. Nous on avait tout l'temps et on n'y a rien mis. C'est bien nous. Et en voilà un. Un beau qui se profile à l'horizon. Bien plat d'abord, vaporeux, tremblant. Une ligne pâle dans du flou. Impressionniste. Impressionnant tellement c'est joli. Alors j'indexe, Valse s'excite, les autres suivent. On

avance, ça se précise, c'est pas si loin, et je commence vraiment à avoir envie que ce soit pas un mirage. La ligne se hérisse de poils, ou des cils, sur une paupière sableuse. Je m'attends à tout moment à ce qu'elle se lève en un clin d'œil malin du genre « t'y as cru hein ? Du con ! ». Mais non. Par miracle ce n'est pas un mirage. Plus on avance plus les cils grossissent, plus les poils s'espacent. Un peu plus encore et on voit qu'ils en sont barrés d'un autre en travers. Assez près ça me glacerait le sang si j'en avais trois gouttes. Une armée de croix sur une peau morte. La vache. Drôle d'impression pas loin de me rendre triste. Mais non quand même.

On traverse. Valse bille en tête, avec le landau il se fait des circuits entre les tombes. Jouer Valse. Parfois il renverse une croix qui tombe en poussière. Retour au propriétaire. Chocolat il évite, il contourne, moins épais qu'une croix, et à le voir passer entre elles son côté « manchot » ressort davantage. C'est un détail mais le retour à la réalité me le rappelle. Parce que c'est bien un retour à la réalité tout ça. La Planche il glisse sur les tombes l'air de s'en foutre, parce qu'il s'en fout, qu'il a bien raison, parce que c'est sûrement le mieux à faire. On avance. On revient dans la réalité en foulant le sol d'un grand cimetière. Sous le soleil

ici, sous la lune parfois. Il est immense. Et absurde. Excessif. Équinoxe lui-même doit mettre des plombes pour le traverser. J'y devine les passages de Babyfoot, rigolard. Une foule de croix. Tant que je n'arrive pas à en isoler une du regard. Pas de nom. Une foule non identifiée. Pas assez d'imagination pour les nommer toutes. Pas eu le temps de les compter. Un mirage numéraire. Qui recule sans cesse. Qui grandit toujours. On avance, et je sais que chacun de nous se sent seul, absolument seul.

Je gamberge. Je visualise notre main qui avance, les doigts bien écartés pour ne pas prendre le risque de se refermer sur quelque chose. J'avais ri un peu, encore assez loin, à l'idée que les cils qu'il me semblait voir viennent chatouiller la paume de notre main en passant au-dessus. Je ne ris plus. La paume passe et chaque cil chaque croix chaque clou nous transperce. On traverse, plus de zig ni de zag, chacun trace droit devant. Je repense à l'église, à l'autre con sur sa croix. Je comprends mieux. C'est pas confortable. Moi non plus je veux pas rester. Mais moi personne ne pleure sur mon sort. On passe, ça passe pas. Il y a une petite douleur là où ça devrait plus. C'est con. On s'habitue bien à plus rien sentir. Bon. On revient chez les vivants par leurs morts.

On voit pas encore la fin du cimetière mais enfin une ligne un peu plus haute. Comme une ligne tracée d'un coup de crayon. Mine large et sèche. C'est vrai qu'avant on plaçait des murs autour. Chaque cimetière avait ses murs. Et chaque mur ses cimetières. Dessous ça devait rigoler. Ou pas. Chacun à sa place, en tout cas.

On commence à trouver par-ci par-là des noms sur les tombes. Puis de plus en plus jusqu'à une foule de noms. Bof. C'est pas pire.

On avance, plus de croix derrière que devant. Le mur blanc infranchissable nous fait une faveur en nous indiquant le chemin à prendre. Dans son sourire de pierres aux dents étincelantes une carie de métal qui grince à notre passage. Pas de clef. Une serrure vierge et des gongs inutiles. Un portail étroit avec une plaque en bas pour le pousser du pied et des barreaux en haut pour regarder derrière. Qu'on rentre ou qu'on sorte d'un cimetière on regarde toujours derrière mais pas pour les mêmes raisons. On jette un coup d'œil avec des regrets ou des craintes. On le fait aussi. Là c'est bien con. Chacun le fait en passant le portail. Retour aux vivants par leurs morts.

Sitôt passés on avance. En ordre de marche. Valse tourne, je pousse le landau, Chocolat fait semblant de

causer en grognant, La Planche glisse bruyamment. Ce n'était pas un mirage. Pas un miracle. Devant, des maisons. Des rues, des silhouettes. Retour aux vivants par ceux qui ne le sont plus. Et par ceux qui ne le sont plus tout à fait. L'entre-deux. Je sais qu'il faut qu'on traverse. On avance.

Troisième partie

Un moment en ville

On vient de passer un cap et j'ai beau me retourner
je le vois pas.

J'aurais pas cru que ce soit si difficile mais on est là, à
marcher comme si rien ne pouvait nous arrêter.

Si on additionne un tiers de crédulité avant le cap,
un autre de désespoir pendant, un dernier de
soulagement après, il reste en calculant bien une in-
fime partie que se refile ce trio infernal, un brin qu'on
pourrait nommer l'orgueil ou l'inconscience, qui
nous fait rapidement oublier et nous jeter contre un
autre mur. Un peu con. Très humain.

Un cap c'est comme un mirage sauf que de dos ça n'a
pas le même aspect. À se demander pourquoi ils ont
pas décoré les deux façades pareil.

Je me souviens de cette histoire, cette question qu'on
posait pour définir le profil d'une personne.

« Tu marches et tu arrives devant un mur, très long, qui te barre la route. Trois possibilités : contourner ; escalader ; faire demi-tour ». Et ben moi j'ai connu un gars qui a trouvé une quatrième solution. Il a dit « Je pissois contre le mur ». Absolument incroyable. Aussi désinvolte que créatif. Brillant que con peut-être. Et là, après avoir passé le mur, je me demande de quelle option résulte le chaos qui nous entoure maintenant. L'humanité a-t-elle escaladé ? A-t-elle contourné ? Elle ne semble pas avoir su faire demi-tour. On dirait bien qu'elle a pissé contre le mur jusqu'à en faire s'écrouler les fondations. Un bête mélange des trois, encore une foutue division entre les tiers qui amène à donner le pouvoir au reste. Ce brin égoïste et suffisamment acide qui fait tout écrouler.

Bon. Cap ou pas, on repart après un passage d'Équinoxe, rigolard à souhait et un Babyfoot blasé. Les cons. Aussi cons qu'ils sont forts, quand même. On tourne dans toute la ville. Rentre partout, croise d'autres coiffeurs, jamais un aussi con qu'le nôtre. Bof. Rien de spécial. Rien de nouveau. Autant continuer en se frayant un passage.

Heureusement qu'Équinoxe est un peu distrait. À voir son travail on sent bien qu'il s'évertue à tout envahir, tout recouvrir de poussière. Mais paradoxale-

ment il nous laisse le temps de trouver des passages, de trouver un chemin dans sa toile. Alors on tire sur le fil. Un peu inquiets. Plus on avance moins j'ai envie qu'on s'arrête. Je n'arrive plus à croire qu'il n'ait pas d'influence sur nous. Équinoxe doit se tenir quelque part, prêt à bondir. Mais où ? Je n'ai jamais eu l'occasion de regarder si les araignées se tenaient au centre ou sur le bord de leur toile. Peut-être les deux. Ça devait dépendre des variétés, du style de toile, des proies attendues. J'en sais rien, là encore j'y connais rien, mais Équinoxe il tisse sa toile et laisse de fins espaces dans lesquels on s'engage. C'est pas tant qu'on cherche, mais c'est surtout qu'on trouve. Alors on avance. Les habitants de la ville nous ressemblent énormément mais en plus cons. Je vois des Chocolat, pas de La Planche, des Valse en pagaille, et d'autres versions d'autres genres, mais aucune qui ait autant d'allure que nous. Et aucun P'tits Bras. Aucun c'est-à-dire que tous ont dû être bouffés, que ça a été des proies trop faciles. On détient une pièce rare. P'tits Bras il a été protégé par la chance. Sûrement. Passé au milieu du chaos. Oublié par Babyfoot. Gracié par Équinoxe. Bon. Je sais pas ce qu'il faut en penser ni en faire, mais en tout cas il est là et passe progressivement d'un truc dérangeant à un autre précieux. Je

ne sais ce qui vaut le mieux mais de toute façon on n'a pas le choix. On avance.

J'oscille depuis le début entre des souvenirs qui s'imposent et d'autres que je refoule. Trop difficile à gérer. Les bons ne sont pas forcément, et presque a contrario, des pensées agréables maintenant. Et les mauvais ont tendance à se foutre de ma gueule avec un air de « Tout ça pour ça ? ».

On passe un moment dans cette ville qu'on met ensuite une éternité à quitter. Les souvenirs c'est en cascade qu'on les prend. Et pas que moi, c'est sûr. Aussi vrai qu'ils sont cons, c'est également vrai qu'ils en prennent aussi plein leurs tout-compte-fait-pas-trop-vilaines-gueules-de-travers. Sous la cascade y a deux solutions - et non on pisse pas contre, ce s'rait vain - soit on est tellement dessous qu'elle nous écrase et nous noie. Soit on passe sur le côté, on évite un peu, on se fait pas écraser mais bien éclabousser par les souvenirs. On prend cette option, bringuebalés entre rêve et réalité. Entre souvenirs et cauchemars. Je revois dans la ville ceux qui criaient, ceux qui se battaient, ceux qui ne se battaient plus, contre Babyfoot, les uns contre les autres, ceux qui pleuraient, ceux qui ne pleuraient plus. Ceux vaincus par Babyfoot ont fini par bouffer ceux qui étaient

encore vivants. Babyfoot est passé partout et n'a pas laissé grand-chose. Puis Équinoxe a ordonné tout ça. Sans méchanceté. Depuis, ceux qui ont tout bouffé se retrouvent tout seuls à tourner comme des cons. Je crois qu'on en est là. Babyfoot en est réduit à tourner dans le vide. Équinoxe réduit à une aiguille coincée dans l'angle d'une horloge. Bon. On va faire avec. On avance. On sort de la ville, de moins en moins cons peut-être, pour c'que ça nous sert, mais on avance, sans savoir si on continue ou si on démarre quelque chose. On s'en fout, on verra.

Un mur d'enceinte

De loin on dirait une entaille dans le sol, encore plat pour un moment, puis montant jusqu'à faire semblant de buter contre le ciel. En fait deux lignes tracées et écrasées du bout de l'ongle pour permettre de plier le paysage comme une lettre. On remonte la page comme des pointillés.

Premier pli. On s'arrête. Un mur si lisse que la végétation n'a pas réussi à grimper dessus. Aucune chance pour nous de l'escalader même si franchement ce serait drôle de faire une cordée avec un manchot, un cul-de-jatte et un landau. L'alpinisme mis de côté et celle de pisser contre ne valant rien vu qu'on en a jamais envie, ne reste pour avancer que l'option d'un contournement. Au loin, et de chaque côté, le regard fini par perdre de vue le mur qui se courbe comme une ceinture autour de la taille d'un géant.

Je cale le landau et m'assois pour laisser le temps dé-

cider entre un contournement et un demi-tour. Personnellement je préférerais avancer. Bon. Mais je suis pas tout seul. Chocolat cale son dos contre un arbre et discute avec La Planche. Inséparables et bavards maintenant. Je comprends rien à ce qu'ils disent et sûrement n'ont-ils pas envie de partager leur conversation. Ça viendra. Rien ne presse. En tout cas faut pas compter sur eux pour décider de quoi que ce soit. Valse tourne et décide rien non plus. Le pire c'est que j'attends même pas. J'en suis plus là. Mais j'en suis quand même à vraiment pas avoir envie de revenir. Du coup j'espère un peu et je gamberge trop. Fou-tu train du passé qui vient buter contre le mur. J'ai toujours pas de solution pour le faire repartir et ni Équinoxe ni Babyfoot ne sont parvenus à l'enlever de ma tête. Je ne sais pas si c'est bien mais je porte ce souvenir comme un médaillon autour du cou. Bon. À un moment Valse ricoche enfin. Je dis ricoche mais y a rien devant lui. Valse c'est un gars qui tourne tellement qu'il finit par se persuader de ricocher. Alors c'est parti. Il commence à longer le mur en faisant de petits cercles réguliers, comme s'il roulait le long du mur, comme s'il dessinait une spirale, ou un ressort prêt à sauter à la moindre occasion. C'est assez joli. Le mur lisse, Valse qui tourne, le soleil devant un mo-

ment, puis derrière, qui tourne aussi. C'est joli tout le temps, on avance.

Parfois il pleut et ça fait penser aux rouleaux de lavage automatique des voitures. Chaque pas, chaque tour, chaque fil vient glisser sur le mur et en contre-jour ça fait des gouttes qui brillent. Il est fort ce Valse. Il avance. Chocolat le suit en rasant le mur, La Planche à ses pieds s'appuie un peu sur la paroi. Ça y est. J'ai une image qui va m'occuper un moment. Valse qui décrasse avec ses rouleaux, Chocolat qui lustre la peinture, La Planche le bas de caisse, un bon coup sur les roues. Je reste en arrière à observer leur manège. Ça m'occupe un moment puis je me remets à gamberger. Le coiffeur, la voiture dans sa vitrine. Ça encore c'est bien, mais ça dure pas. Je regarde ma foutue station de lavage ambulante. Je me force à la regarder. La carrosserie est bien propre. Des portières s'ouvrent et se ferment sans personne pour monter ou descendre. Des vitres se baissent, tellement que sur le mur ça fait des points sombres qui s'allument. Des gueules ouvertes qui se foutent de la mienne. Je suis. Je peine, je m'appuie de plus en plus sur le landau comme si je fatiguais. Ça peut pas mais c'est pénible quand même. J'ai l'impression que les autres ne se posent pas de question. Ou que tout à

leur ouvrage ça leur fournit une réponse. Ils décapent ce foutu mur qui n'en a nullement besoin et je les suis sans avoir le choix.

Valse tourne, on contourne le mur toujours égal, jamais plus haut, ni plus bas. Puis à force d'avoir frotté cette foutue bagnole, suffisamment longé sa foute carrosserie, on a remonté l'aile jusqu'à l'avant, la gueule du bolide, le sourire métallique du radiateur, devant lequel Valse s'arrête. Sur lequel Chocolat se cale, l'air surpris plus que con. Des deux mains La Planche s'accroche aux barreaux. Presque à passer la gueule à travers. De loin j'avais vu la grille sans vraiment comprendre. D'abord des lignes d'ombres, fines et régulières, puis de plus en plus larges, plus d'espace entre elles. Et bizarrement, bien en face, il y a davantage de lumière que d'ombre et de barreaux. N'empêche que je retiens juste quelque chose de sombre et inquiétant.

Les autres observent longtemps. Équinoxe passe. Il peut. Là quand même, ça en vaut la peine. Les autres regardent et gambergent sûrement. Chocolat et La Planche se balancent quelques mots. Valse murmure. Depuis quelque temps il murmure, comme s'il parlait dans le cou d'une cavalière. Parfois je m'approche pour écouter alors il se tait. Bon. P'tits Bras,

ben, P'tits Bras. Rien de plus rien de moins. Ça en est troublant. Le seul truc qui change c'est qu'on tient de plus en plus à lui. C'est visible et inexplicable.

Équinoxe nous signale qu'on a assez attendu. Je finis par comprendre qu'il y a des lumières en voyant certaines d'entre elles s'éteindre. Le con. Pas aidé quand même. Mais c'est très commun de comprendre ce qui reste grâce à ce qui part.

Au loin, ça crépite plus que ça ne brille. Ça faisait des lumières puis ça a fini par baisser en intensité puis en quantité. De moins en moins puis rares. Plus discrètes. Comme si elles se cachaient des regards. Et partout le silence. Derrière depuis longtemps. Devant pas encore troublé. Puis si faibles les lumières qu'on ne finit par les voir que la nuit, et encore, lorsque bien noir la nuit, et elles bien vives.

Équinoxe encore. Des plombs. Des siècles. Et des siècles. Équinoxe puis c'est comme le meuble TV. Vaincus les éléments par le temps. Un déchirement final, le cri du métal et bam ! On regarde la grille au sol. Ça a fait un bruit immense puis un immense silence. On avance pas encore. On attend. Je ne sais pas de quel côté du mur on se trouve. Si on va entrer ou sortir.

On entre

On entre. C'est la sensation que ça fait dès qu'on franchit la ligne. Un peu comme la bouteille, mais là je me sens comme un bouchon de champagne devant le goulot. Trop gros pour y rentrer et pourtant en sortant. Petites bulles à la con on dévale, on avale à petites gorgées la distance qui nous sépare des lumières. C'est loin encore. Encore relatif. En distance c'est loin, puis ça monte, c'est sinueux. En temps ben, on s'en fout. Linéaire, il semble quand même toujours finir par jouer en notre faveur. N'empêche que je suis impatient de voir. Pas inquiet. Je devrais mais j'y arrive pas. Je sens bien ce truc installé en moi mais il est trop enfoui, incapable de remonter, sans prise. Une araignée sombre coincée dans une baignoire. Une inquiétude de courant d'air.

Valse il est en alerte. Tout l'temps et là particulièrement. Je dirais même que le duo bancal il a l'air

motivé. Chocolat il penche en avant comme un piquet de golf au bord d'un trou. Un trou qui avance. La Planche, ma foi, il donne plus cette impression de jouet débile. Pas plus rapide mais sans entrave. Ça le rend sûrement pas moins con, ni même Chocolat, mais ça leur donne un air décidé que je trouve rassurant. Tiens ! Inquiet en fait.

Valse murmure de plus en plus. Mais je comprends pas mieux. Ça commence à m'agacer. P'tits Bras, rien. C'en est désespérant de s'attacher à ce truc qui sert à rien. C'est pas humain. Ça en est d'autant plus lourd. Je le refile à Valse dès que possible. Autant que possible. Ça finirait par me fatiguer tellement j'ai pas envie de le pousser.

On fait des pauses. Le terrain est devenu tellement agréable qu'il donne parfois envie de s'arrêter. Ça fait des images à contempler. Des tableaux. Tant qu'on avance ça file. C'est infime parfois, mais même dans l'éternité on prend des habitudes. J'ai pris celle de faire des raccords entre les choses. D'en faire un tout. Pendant les pauses on s'assoit. Tous. Du coup La Planche on dirait qu'il est debout. C'est drôle. Chocolat aussi c'est drôle parce qu'une fois assis on voit bien qu'il sert à rien. Qu'il peut rien faire. Mais il cause, la vache, qu'est-ce qu'il cause. Et La Planche

ce qu'il écoute. Valse de son côté il est alors aussi immobile qu'il peut être agité. De ses grands cercles il passe à une position qui semble venue d'un autre temps, comme impossible et le fait est que Chocolat et La Planche devraient s'y coller à deux pour le faire. Et encore ça ferait bizarre.

Valse il s'allonge, il a même pas l'air con, il croise les pieds, les mains sous la nuque, et il a l'air bien. Ce con. Ça en est presque gênant pour nous tellement il a l'air bien.

Moi j'dis rien mais bon, quand même c'est vrai, plus on avance plus il a l'air bien. Les autres le regardent un peu de travers et font des commentaires propres à eux. Valse murmure. Je gamberge. Je me rends compte que je suis bon qu'à ça. Ça reste à prouver. Et à pousser ce foutu landau. Ça c'est prouvé. C'est pas que les autres ils soient bien utiles. Mais à mesure qu'on avance leurs comportements se plient à notre environnement. Moi aussi un peu tout de même. Plus sur la réserve, je retiens, ça retient quelque part, une sale bestiole coincée qui demande qu'à s'échapper. Saleté d'araignée. Les autres ils lâchent. Moi je retiens. C'est tout moi ça. Je crois. J'imagine que j'ai toujours été comme ça et que les voilà ces foutues habitudes qui reviennent. Un atavisme dont j'hérite de

moi-même. Quel con.

On en finit pas d'entrer et plus on avance plus ça devient logique. Curieusement évident. Évidemment qu'on avance. Si on réfléchit bien on sait faire que ça. Pas de prise sur la réalité. Aucune sur le quotidien. Franchement, ça servirait à quoi de faire marche arrière.

On avance, on s'arrête, on crée un rythme là où y en a pas. Il devient plus important que ce foutu temps qu'on ne compte plus.

Je crois que j'ai fait un rêve. C'est absurde, je dors pas donc je rêve pas. Je regardais au loin une lueur qui s'agitait. Ça paraissait irréel mais pourtant très concret. Quelque chose à cheval entre le miracle et le mirage. Ça bondissait, rebondissait, souple, aérien, s'effilochait parfois, perdait un morceau qui disparaissait dans la nuit. Un temps puis ça s'est précisément. Des flammes jettant des ombres autour d'elles, semblant inviter des silhouettes trop timides, trop effrayées encore à danser avec elle. Mais se regardant déjà comme des amants.

On avance. Ils se rapprochent l'un de l'autre. On est les témoins d'une union qui prend naissance. On avance, on finit par, assez avancés, voir des silhouettes brandir du feu. On avance, encore à l'abri

tant que dans le noir. La journée on se pause. Inquiets, ça y est. La nuit pour le moment nous protège autant qu'elle les dévoile. Le jour c'est l'inverse.

Ils savent qu'on est là. Forcément. Bon.

Je garde le landau, mes mains bien serrées autour de la poignée disent le protéger. C'est involontaire. Pas désagréable. Valse danse moins. Son pas est plus timide. Comme hésitant à traverser la salle de bal pour inviter sa cavalière. Glisse La Planche. Trotte Chocolat. Chacun sait. Chacun de nous le sent. Même dans l'éternité il finit par être temps.

On avance plus. On approche.

On approche

Au début c'est les yeux. Ils clignent, demandent à revoir mais c'est passé trop vite. Pendant un moment c'est juste eux, puis l'habitude vient à leur secours en anticipant la chose. C'est vif, silencieux, précis. Une ombre sans soleil dans l'épaisseur de la forêt. Au début, il suffit de regarder devant pour les apercevoir puis vite aussi à droite, à gauche, et avançant encore, même derrière, partout.

Quand les yeux ont trop vu, c'est l'oreille qui prend le relais. C'est infime, mais plus tout à fait silencieux, trop proche déjà pour ne plus l'être. L'oreille avertit en premier de leur présence, et le faisant de mieux en mieux, permet aux yeux de voir de plus en plus ceux qui nous entourent et accompagnent notre marche depuis un bon moment.

Équinoxe nous a menés jusqu'à l'entrée et paraît nous avoir abandonnés ici. Livrés à je ne sais quoi. Il

n'a que faire de nous.

On pense s'approcher c'est eux qui le font. Nous on n'a rien changé, comme des cons on avance. On va bien s'arrêter quelque part. Buter sur quelque chose. Valse je sais pas ce qu'il en pense mais fidèle à lui-même il tourne et avance. Les autres autour de nous doivent se demander ce qu'il fout à tourner. La Planche il galère avec les branches et les fougères. Il a même réussi à nous ralentir. Chocolat, je suis sûr qu'il doit les faire rire. S'ils rigolent. Incapable d'écartier les branches sur son passage, il se tortille comme un spaghetti entre deux amygdales. Le con. Il est drôle. Il peine ça se voit, il s'énerve, il jure, j'en jurerais, et son pote en bas il râle aussi. Ah ils doivent rigoler autour. Si c'est l'genre. Et si ça l'est pas ça risque d'être leur baptême.

Je suis passé d'une inquiétude difficile à admettre à un soulagement aussi improbable.

Au début, aux premiers signes, on a tous ressenti une pression. Même P'tits Bras il gigotait plus. Ça a monté, monté, ça pressait sur nous, tout autour, puis tellement que l'inquiétude a fini par faire place à de la fatalité. Et la fatalité on s'y habitue aussi, ça devient presque un soulagement. Alors maintenant, bon, oui j'aimerais bien que ça s'arrête, mais on avance. Plutôt

peinards en fait. Ça monte tout le temps. C'est épais la forêt. Parfois chaud, parfois humide. Mais ça va. Les yeux se posent sur des silhouettes immobiles, ne savent pas quoi en faire, alors les oreilles s'y collent. Elles écoutent. Mais les silhouettes elles font du bruit quand elles bougent, puis plus quand elles s'arrêtent. Cons elles aussi. Ça dure un moment comme ça. Puis elles finissent par parler entre elles. Apparemment. Je comprends rien, les autres non plus, rien ne change. Par réflexe on fait pareil. On cause entre nous sans se comprendre beaucoup mieux. Au final je crois que ça les rassure. Ils se rapprochent de plus en plus, l'air de moins en moins effrayé. Ils causent de plus en plus, visiblement avertis qu'on comprend rien. On en fait de même. Et ça dure. De leur côté je sais pas, mais du nôtre ça fait vraiment des conversations pénibles, et les quelques mots que je commence à comprendre de mes compagnons ne sont pas là pour me rassurer. C'est terrible. Je redoute que les premiers que comprendront les autres sortent de la bouche de Chocolat. La vache ! Déjà qu'il a dû les faire marrer un moment avec son allure, là ils vont le totémiser pour sa connerie.

Ça se dégage un peu. Plus haut c'est vent, rochers, et neige. À chaque saison c'est joli. Il s'est passé beau-

coup de temps depuis la chute du portail. Tout ce qu'il y a eu avant ne semble plus compter. Ça m'embête un peu. Je voudrais garder tout ça. Ça n'a pas l'air possible, c'est ça d'avancer, on peut pas tout garder. Sans qu'on s'en aperçoive, comme un mur surpris par du lierre, on finit par se retrouver au milieu d'eux. On a tellement avancé qu'on a fini par se rencontrer. Ils nous entourent, nous collent, nous absorbent. La tête de Chocolat dépasse de son groupe. Quelle tronche. Il cause. Il leur cause, je sais pas s'ils comprennent, ils parlent aussi. Mais ça veut rien dire. La Planche il se traîne et ça tombe bien parce que chez eux aussi il y en a qui se traînent. En meilleur état mais pas rapides non plus. Valse il fait des émules. On dirait un bal, une fête champêtre. Manque plus que l'orchestre. À chacun son style, sa promise, son cavalier. C'est pas demain quand même que Valse aura la sienne. Un deux trois et encore et encore. Des pas, des pas, peu importe comment du moment que ça tourne. C'est eux qui rythment tout ça. Chocolat il suit. La Planche suit. Moi, je pousse le landau que les autres regardent avec curiosité. Certains approchent. On parle un peu. Je sens bien que ceux qui marchent avec moi gambèrent eux aussi. Belle équipe. Ça et là circulent certains d'entre eux avec des bébés dans les bras.

Des P'tits Bras mais en super état. Pour la première fois je me dis que je pourrais garder P'tits Bras dans les miens. Je le prends. J'avance et laisse le landau, l'ajoutant à ce qui ne compte plus. Bon. Peu après on s'arrête tous. Comme si l'abandon du landau avait décidé du moment. Équinoxe tiens-toi bien. Si tu passes dans le coin tu vas voir du changement. Pour la première fois depuis une éternité, notre environnement prend plus d'importance que nos pas.

Je regarde les choses se faire sans réaliser vraiment. Valse, Chocolat, La Planche, P'tits Bras, on est là. J'aime citer leurs noms maintenant. On est là bien sûr, avec les autres, mais on regarde, on fait que regarder, comme des cons peut-être, là où ils s'agitent. Ou bien est-ce eux qui sont davantage présents. Ils s'installent, on est avec eux mais entre deux eaux, entre miracle et mirage.

Ça fait un moment qu'on bouge plus. Les autres vont et viennent mais la salle de bal s'est vidée autour de Valse. Du coup il ricoche à nouveau ça et là. Chocolat et La Planche recommencent à se croiser et à s'engueuler. P'tits Bras, ben, P'tits Bras. Et moi, la vache ! Faut que je trouve un meuble TV.

On y est

Passe-temps favori des uns et des autres : construire des trucs qui se cassent la gueule.

Jamais découragés. Un peu agacés quand même mais ils recommencent. Et quand le hasard ou le travail leur donne raison, ils passent à autre chose. Jamais satisfaits.

Nous on touche pas à ça, on touche à rien. On peut témoigner des changements sauf qu'il n'y a pas de tribunal. Pas d'accusation, de défense, personne en face. Donc pas de remise en question de tout ça.

Bon. On avance plus. On est là. Je ne suis pas certain que leur progrès avance à quelque chose et un certain atavisme m'amènerait à penser le contraire. On laisse faire. Honnêtement et en toute objectivité, sans volonté ni possibilité de changer quoi que ce soit.

Autour de feux toujours plus forts et nombreux ça discute, dispute un peu. Nous on s'y assoit sans en

ressentir la chaleur, juste pour être là. D'autres feux se sont joints à nous en multipliant les conversations ainsi que les langages. La montagne attire du monde. Si bien qu'un temps ils ont été obligés de trouver un langage commun. Ça n'a en rien amélioré leur compréhension mutuelle et fini par créer une distance entre eux et nous. Ils changent sans cesse et nous jamais. Ils ont fini par nous maintenir à une distance indispensable à leurs vies mais inaccessible. Entre le mirage et le miracle. Un brin divins. Les cons.

Nous ça nous glisse sur la gueule, on s'en fout comme de notre dernière chemise. Ça pourrait même nous faire rire, mais non. L'inutilité du chemin effectué pour les trouver pèse un peu. Je regarde Valse et n'arrive plus à lui trouver l'air con. Même Chocolat. Il s'est trouvé je ne sais où un air supérieur dont il abuse pour déambuler entre eux. La Planche se faufile sans toucher à rien. Il grogne pas, ce qui n'est pas bon signe pour autant. Je tiens P'tits Bras et partage cette précaution avec Valse qui vient jeter un oeil dessus de temps en temps. On se rassure du regard. On a toujours de prise sur rien mais on reste unis comme les doigts de la main. De cette main que l'on sent se refermer sur du sable. La montagne une dune. La

dune une île.

Pour certains qui arrivent, d'autres qui partent. Nous on reste. Tout est mort derrière. Tout est vie devant. Foutue frontière. Personne ne parvient à distinguer, le miracle du mirage. Équinoxe finissait toujours par nous apporter une réponse. Ou Babyfoot par balayer la question. C'est fini. On est coincés sur une île que les autres s'évertuent à quitter. Ils embarquent et forcément débarquent. Plus gros toujours les navires. Plus fines les vagues autour. Trop faibles les éléments pour les ralentir.

Je suis comme un Robinson avec ses Vendredis. Comme un con. Pas moins con qu'eux c'est maintenant évident. Je suis sûr que chacun pourrait bien prendre ma place. Sûr que chacun s'est fait sa propre version de notre aventure. J'aimerais connaître celle de Valse. Ce qu'il se disait en me voyant encastré dans le meuble TV. Celle de Chocolat et La Planche. Incompréhensible sûrement. P'tits Bras, sa version trop neuve dans un monde trop vieux.

P'tits Bras toujours au centre de l'histoire, nous autour, eux autour de nous.

Le temps passe et rejette sur notre île des histoires pour ceux qui sont restés. Avec eux on s'assoit. Un moment puis forcément ils partent. Ils sont de

ceux qui partent, nous sommes de ceux qui restent.
Comme des ombres qu'ils laissent dans leur réalité.
On n'avance plus. On y est. Bon.
Une île dans l'éternité.